

Le livre ne fait pas double emploi avec les nombreux ouvrages qu'a inspirés, tant aux esthètes qu'aux érudits, la Cathédrale de Lausanne : eux racontent l'histoire du monument, lui, celle du peuple par qui et pour qui ce monument a été fait. Car la Cathédrale n'était pas une œuvre d'art en marge de la vie : elle était le centre de la cité, dont elle résumait en elle toutes les grandeurs. C'est sous cet aspect qu'elle est envisagée ici.

Le chanoine Dupraz s'attache donc à évoquer le petit et le grand monde de Notre-Dame de Lausanne, avec ses gens et ses coutumes, les heurs et malheurs de son histoire, ses structures sociales, ses fastes et ses routines. Scrutateur attentif, il excelle à tirer des vieux documents poudreux les témoignages de vie qu'ils renferment pour qui sait lire. Et c'est dans l'intimité de la cité médiévale qu'il nous introduit.

Cela lui fournit mainte occasion de battre en brèche les préjugés classiques selon lesquels ces temps-là furent le règne de l'obscurantisme et de la tyrannie cléricale. Il nous rappelle que le clergé a toujours eu à cœur la tâche d'instruire qui lui incombait entièrement ; pendant des siècles, c'est l'Eglise qui a fondé et entretenu les écoles de tous les degrés ; elle seule le pouvait, et elle l'a fait, à Lausanne comme ailleurs. Quant au cumul des pouvoirs spirituel et temporel, il constitue au problème du gouvernement des chrétiens une solution aujourd'hui dépassée sans retour, mais qu'on expérimentait alors en toute bonne foi. Pratiquement, les inconvénients du système étaient plus grands pour le clergé que pour le peuple, qui n'eut guère à s'en plaindre, en fait. D'ailleurs, le Prince-Evêque était bien loin d'être sur ses terres un souverain absolu ; son pouvoir politique était tempéré par les droits et les franchises de la Ville et du Chapitre. Encore ne l'exerçait-il en personne que partiellement. La plupart des évêques de Lausanne s'acquittèrent honorablement de leur double fonction, à quelques exceptions près, qu'en historien probe, l'auteur se garde bien de taire.

Probité qui fait écho à celle des historiens protestants auxquels il a eu recours pour traiter la période réformée. C'est une part de son ouvrage qu'il aborde d'autant plus sereinement que l'honnêteté de ses informateurs lui permet de recourir à leurs propres paroles toutes les fois qu'il lui faut relever un abus imputable aux instaurateurs de la Réforme en pays vaudois.

Que d'événements et d'hommes ignorés ou

méconnus, dans toute cette histoire de Lausanne ! Quel écolier vaudois pourrait nommer, par exemple, un autre évêque qu'Aymon de Montfaucon (*Si qua fata sinant...*) ou un autre pasteur qu'Alexandre Vinet ?

De présentation agréable, bien illustré, ce volume sera apprécié de tous ceux qui aiment pour sa beauté la Cathédrale de Lausanne, mémorial fidèle de la Présence adorable à laquelle elle fut — et reste, en son exil — tout entière ordonnée. Annette Tardent

PHILIPPE JACCOTTET, *L'ignorant*, Gallimard, 1958, Paris.

Plus je vieillis et plus je crois en ignorance, plus j'ai vécu, moins je possède et moins je règne.

Une vraie grandeur habite ce recueil, une vraie beauté qui tient à la langue poétique elle-même, et puis à ce qu'elle suggère d'une quête intérieure dont on pressent la profondeur :

Comme le feu, l'amour n'établit sa clarté que sur la faute et la beauté des bois en cendres...

Cette quête ne se raconte pas. Elle est simplement, souvent douloureuse, intense, dépouillée, humble. Dans « l'Effraie », la mort éclatait à chaque page comme un cri d'angoisse. Ici, la lumière est venue, une certaine lumière en tout cas, et la sérénité :

Qu'il entre maintenant vêtu de sa seule impatience

dans cet espace enfin à la mesure de son cœur ; qu'il entre, avec sa seule adoration pour toute science,

dans l'énigme qui fut la sombre source de ses pleurs.

Nulle promesse ne lui a été donnée ;

nulle assurance ne lui sera plus laissée ;

nulle réponse ne peut plus lui parvenir ;

nulle lampe, à la main d'une femme jadis connue,

éclairer ni le lit ni l'interminable avenue :

qu'il veuille donc attendre et seulement se réjouir,

comme le bois n'apprend qu'en la défaite à éblouir.

Car s'il est vrai qu'à la fin de ce recueil « seule demeure l'ignorance », un faible rayon passe pourtant sous la porte fermée :

L'amandier en hiver : qui dira si ce bois sera bientôt vêtu de fleurs dans les ténèbres

ou de fleurs dans le jour une nouvelle fois ? Ainsi l'homme nourri de la terre funèbre.

Anne Perrier

La mort de Pie XII

La mort est pour tout homme un mystère solennel et terrible, elle fait entrer dans un au-delà dont le chrétien sait bien par la foi l'existence, mais qui va lui apparaître pour la première fois dans une lumière toute changée, car quand son pauvre regard anxieux tombera soudain sur lui-même, il va, instant inouï, se voir tel que Dieu le voit du fond de son éternité, digne bien sûr d'être condamné, mais peut-être ? pardonné. *Domine, cum veneris judicare, noli me condemnare*, dit la Liturgie. C'est tout le déroulement des strophes grandioses et pitoyables du *Dies irae*, des sévérités de la Justice de Dieu et des tendresses inimaginables de son Amour qui remontent du cœur aux lèvres de qui s'arrête à songer à ce drame qui, à chaque minute, s'avance sur lui. Il n'est pas trop d'invoquer en tremblant la Vierge de la douce petite chapelle de Saint-Zénon : *Sancta Maria libera nos a poenis inferni*.

La mort de ceux à qui la tâche est confiée de travailler ici-bas à l'œuvre de Dieu apporte encore un autre mystère, la mort des chefs sous la conduite de qui, pendant un espace irréversible du temps, nous faisons route vers l'éternité, la mort de ceux à qui il aura été donné d'en haut d'ouvrir devant nos yeux les difficiles chemins de la vérité, de la pureté, de la beauté, à travers la nuit opaque d'ici-bas : avec eux, c'est nous-mêmes aussi qui mourons par morceaux. Il semble alors que Dieu travaille contre lui-même, qu'il accepte de briser sa cause à lui de ses propres mains. Pourquoi, au seuil de la seconde guerre mondiale, laisse-t-il mourir Pie XI, qui seul tenait tête à trois dictatures simultanées, rouge, brune et noire ? Mais pourquoi, dès les premiers pas de l'Eglise dans le monde romain, avait-il permis que saint Paul fût décapité aux Trois Fontaines ? Quel mystère que celui de Dieu qui détache du monde ceux qui sont le plus capables de l'éclairer ! Il y a certes un dessein très caché dans les vicissitudes de l'aventure

chrétienne. Il a fallu, nous le savons, que quelqu'un de plus grand que saint Paul, et qui était la Lumière du monde, fût le premier touché par la mort, pour le salut de ceux mêmes qu'il aimait : « Je frapperai le pasteur et les brebis du troupeau seront dispersées ». Ces paroles trouvent en nous d'étranges résonances en ce soir de la mort de Pie XII.

*

C'est le Sauveur ressuscité, qui, du rivage figurant l'éternité, ordonne à Pierre de jeter puis de ramener le filet mystérieux qui ne se rompt pas. C'est lui qui, du Ciel où il réside, continue, par Pierre, de régir son Eglise « tous les jours jusqu'à la fin du temps ». Pierre meurt, mais non le charisme qui lui est confié, non la vertu du rocher supportant l'Eglise, non le pouvoir d'ouvrir et de fermer les portes du Royaume, non la charge de paître toutes les brebis du Christ. Opposant aux violences de Dostoïevski les paroles du Christ qui donne à Pierre par trois fois cet ordre de paître ses brebis, Vassilij Rosanov ajoute : « Peut-on se représenter jusqu'à quelles limites s'est développé et se développera encore ce dernier testament du Sauveur, si bien mis en relief, si décisif, répété par trois fois et — ceci importe le plus — juste avant l'ascension au Ciel ? Vraiment ces paroles ressemblent au manteau jeté par Elie à Elisée ». Et Soloviev, à propos du rocher sur lequel l'Eglise est fondée, écrit : « La parole du Christ ne pouvait rester sans effet dans l'histoire chrétienne ; et le principal phénomène de cette histoire devait avoir une cause suffisante dans la parole de Dieu. Qu'on nous trouve donc, pour la parole du Christ à Pierre, un effet correspondant autre que la chaire de Pierre, et qu'on découvre, pour cette chaire, une cause suffisante autre que la promesse faite à Pierre ».

L'assistance spéciale promise au pasteur des brebis du Christ se manifeste avec un éclat exceptionnel lorsqu'il arrive au souverain pontife de définir solennellement un dogme de la foi catholique. Ce fut le cas, le 8 décembre 1854, lorsque Pie IX promulgua le dogme de l'immaculée Conception, en déclarant réellement contenue dans le dépôt révélé primitif, la doctrine suivant laquelle la Bienheureuse Vierge Marie, en prévision de sa maternité divine, avait été, dès le premier instant de sa conception, préservée du péché originel. La proclamation se fit dans la basilique de Saint-Pierre, un jour d'orage : au dernier instant un rayon de soleil pénétra dans l'église. Ce fut

encore le cas le 1^{er} novembre 1950, lorsque, en conséquence de cette proclamation, Pie XII promulgua le dogme de l'Assomption, en déclarant réellement contenue dans le dépôt révélé originel (implicitement ou explicitement cela reste à voir) la doctrine suivant laquelle la Bienheureuse Vierge Marie a été assumée corps et âme dans la gloire céleste. Cette proclamation se fit sur l'esplanade de la basilique de Saint-Pierre, dans un matin de grand soleil, devant une foule vaste comme la mer, constamment accordée grâce aux haut-parleurs aux péripéties de la cérémonie. Nous avons rappelé ce souvenir dans *Nova et Vetera*¹ : « Le Souverain Pontife a traversé la place et atteint les degrés de l'esplanade. La proclamation du dogme est sollicitée par une requête du cardinal Tisserant. Le Pape veut, une fois encore, que l'on prie. L'assistance se met à genoux pour un silence de trois minutes. Il y a certainement des saints dans cette multitude. L'Esprit plane sur l'Eglise comme au matin de Pentecôte et comme au matin du Monde. Le Souverain Pontife entonne le *Veni Creator*. Il est assis maintenant dans sa chaire de docteur de l'Eglise. Il a, non pas la tiare, à laquelle s'attachent des souvenirs temporels, mais la mitre, symbolisant son pouvoir spirituel de régir les brebis du Christ. Il condense, en quelques sobres paroles, les pensées qui feront les considérants de la Bulle. Puis dans le silence attentif, lucide, recueilli, des esprits, il prononce, avec une parfaite netteté la définition solennelle de l'Assomption de la Vierge : « ... En vertu de l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul et de la nôtre, nous prononçons, déclarons et définissons ce dogme divinement révélé, à savoir que *la Mère immaculée de Dieu, Marie toujours vierge, après avoir accompli le cours de sa vie terrestre, a été assumée corps et âme dans la gloire céleste* ».

Les définitions du dogme marial correspondent secrètement aux grands événements de la vie de l'Eglise. Elles marquent les moments où, en face des « défis » terribles qui lui sont adressés par le monde, l'Eglise doit prendre par la foi une nouvelle conscience des ressources divines cachées en elle dès les jours de sa formation. C'est la réalité du Royaume qui n'est pas de ce monde que le dogme de l'immaculée Conception prêche à une civilisation qui nie le péché, a perdu le sens de sa dépendance par rapport à la croix du Christ et parle de placer désor-

¹ 1950, n° 3-4, p. 195.

mais son espérance dans les seules ressources de l'aventure humaine. En définissant l'Assomption de la Vierge, Pie XII veut à son tour qu'au moment où les « mythes du matérialisme » menacent d'anéantir la vie des hommes, « soit mise en lumière, devant les yeux de tous, la fin sublime à laquelle notre corps et notre âme sont destinés ». Nous devons travailler de toutes nos forces à l'avènement d'une nouvelle chrétienté ; nous savons pourtant que, même dans le meilleur cas, elle ne représentera jamais qu'un moment de l'histoire d'une planète étroite et périssable : l'espérance chrétienne franchit seule les limites du temps, elle nous fait attendre la résurrection de la chair et la vie du siècle à venir.

*

Les exigences ici-bas d'une nouvelle chrétienté ont-elles jamais été formulées avec autant d'éclat et d'autorité que dans les cinq points de chacun de ces quatre messages pontificaux de Noël des années 1939, 1940, 1941, 1942, qui ont lui comme de grands éclairs libérateurs dans la nuit de nos âmes opprimées et des peuples ensanglantés ? Qu'on les relise¹ : aujourd'hui encore ils n'ont point perdu leur accent prophétique et leur force d'adjuration. Dans le discours de Noël 1939, le Souverain Pontife met le doigt sur le mal le plus profond du monde politique présent : le manque d'un principe suprême de légitimité, le manque d'une assise sur quoi bâtir un ordre temporel. Une telle assise ne peut être que spirituelle, on ne bâtit pas le temporel sur le temporel. Voici ses paroles : « Nos efforts, joints à d'autres qui furent faits par des autorités influentes et respectées, n'ont pu obtenir l'effet espéré (la conjuration de la guerre) surtout à cause d'une indestructible et profonde défiance, démesurément accrue dans les âmes au cours des dernières années, et qui avait élevé des barrières insurmontables entre les peuples. Ils n'étaient pas insolubles les problèmes qu'on agitait entre les nations, mais cette défiance, née d'une suite de circonstances précises, empêchait, avec une force presque irrésistible, d'ajouter encore foi à l'efficacité des promesses éventuelles, à la durée et à la viabilité des conventions possibles. Le souvenir de l'existence éphémère et orageuse de semblables tractations ou accords avait fini par paralyser tout effort en vue de promouvoir une solution pacifique. Il ne restait plus

¹ Voir *Les cinq points des messages pontificaux de Noël*, Nova et Vetera, 1942, n° 4, p. 345. Reproduit dans *Exigences chrétiennes en politique*, p. 289.

qu'à se remémorer la parole du prophète : *Nous attendions la paix et il ne vint rien de bon ; le temps de la guérison et voici l'épouvante* ». Ou plutôt, car le découragement n'est jamais chrétien, il fallait s'employer à déterminer pour l'heure propice « les points fondamentaux d'une paix juste et honorable ». Même les règlements les meilleurs, précisait le Pape, seront voués à l'échec « tant que les peuples eux-mêmes ne se laisseront pas pénétrer toujours davantage par *cette faim et cette soif de la justice* qui sont proclamées bienheureuses dans le Sermon sur la Montagne et auxquelles donne réplique, dans l'ordre naturel, la justice morale ; et par *cet amour universel*, qui est le résumé et le terme le plus élevé de l'idéal chrétien, et qui, par là, *jette un pont qui va de nous à ceux mêmes qui n'ont pas le bonheur de participer à notre foi* ». Avant tout, Pie XII demandait la victoire sur la haine : « Tout homme qui veut vraiment le bien de son peuple et qui désire contribuer à *préserver de malheurs incalculables la collaboration future des nations*, regardera comme un devoir sacré et comme une haute mission de ne pas permettre *que soient détruits, dans la pensée et le cœur des hommes, les idéaux naturels de la véracité, de la justice, de la courtoisie, de la coopération mutuelle en vue du bien*, et par-dessus tout, *le sublime idéal surnaturel de l'amour fraternel apporté au monde par le Christ* ». Le Pape recommandait « l'examen bienveillant des *justes requêtes des peuples et des minorités ethniques* ». Il demandait « la constitution d'un *organisme juridique international* ». Il insistait sur la *réduction des armements* : les nations doivent être libérées « du pesant esclavage de la course aux armements, et du danger *que la force matérielle, au lieu de garantir le droit, n'exerce sur lui sa violence tyrannique*. Des conclusions de paix qui n'attribueraient pas une *importance fondamentale à un désarmement consenti mutuellement, organique, progressif, touchant à l'ordre de la pratique et à celui des idées*, et qui ne se soucieraient pas de le réaliser loyalement, révéleraient tôt ou tard leur inconsistance et leur précarité ».

Le message de Noël 1942 énonce les cinq conditions de la paix interne des Etats : le respect de la personne humaine, de la famille, du travail, de l'ordre juridique, de la notion chrétienne de l'Etat. C'est ici que se lit la protestation du Pape contre l'exploitation des pauvres : « L'Eglise ne peut ignorer et ne pas voir que l'ouvrier, dans son effort pour améliorer sa situation, se heurte à tout un système qui, loin d'être conforme à la nature, est en opposition avec l'ordre voulu de Dieu et

avec la fin qu'il a assignée aux biens terrestres. Si fausses, si condamnables, si dangereuses qu'aient été et que soient encore les voies qu'on a suivies, qui donc, et surtout quel prêtre ou quel chrétien pourrait demeurer sourd au cri qui monte d'en bas pour réclamer, dans le monde d'un Dieu juste, la justice et l'esprit de fraternité ? Le silence serait coupable, inexcusable devant Dieu, contraire à ce sens illuminé de l'apôtre qui, en recommandant la fermeté contre l'erreur, sait aussi qu'on doit être plein d'égards pour ceux qui errent, et avoir l'âme ouverte pour comprendre leurs aspirations et leurs raisons ».

Les cinq points de chacun des quatre messages manifestent la plénitude d'une seule vérité, ils sont les cinq branches de l'Etoile de Noël, les cinq rayons partant des cinq plaies du Sauveur en croix pour guérir les plaies des cinq continents.

*

Prolongeant ou précisant l'œuvre de ses prédécesseurs, Pie XII a pu entrer, plus profondément que le Saint-Siège ne l'avait encore fait, dans l'analyse de la structure du monde contemporain. On se rappelle son *Allocution* du 2 octobre 1945 sur la différence entre la transmission du pouvoir dans l'Eglise et dans l'Etat : « La fondation de l'Eglise comme société s'est effectuée, *contrairement à la fondation de l'Etat*, non de bas en haut, mais de haut en bas. . . Dans l'Eglise, *à la différence de l'Etat*, le sujet primordial du pouvoir, le juge suprême, l'ultime instance n'est jamais la communauté des fidèles. . . L'institution d'une communauté de peuples, telle qu'elle a été aujourd'hui en partie réalisée, mais que l'on tend à réaliser et à consolider à un degré plus élevé et plus parfait, *est un mouvement du bas vers le haut. . .* »

On se rappelle encore l'*Allocution* aux juristes italiens du 6 décembre 1953. Léon XIII avait traité de la tolérance civile des cultes dans un Etat catholique. Pie XII, élargissant le problème, envisage une communauté mondiale formée de peuples et d'Etats « les uns chrétiens, les autres non chrétiens, indifférents religieusement ou consciemment laïcisés, ou même ouvertement athées. . . La réalité nous montre que l'erreur et le péché se rencontrent dans le monde dans une large mesure. Dieu les réprouve ; cependant il leur permet d'exister. En conséquence, l'affirmation suivant laquelle la déviation morale et religieuse doit toujours être empêchée quand c'est possible, parce que sa

tolérance est en elle-même immorale, ne peut valoir dans un sens absolu et inconditionné. . . Le Christ, dans la parabole de l'ivraie, a recommandé de laisser croître l'ivraie avec le froment dans le champ du monde, à cause du froment ».

Plus généralement, il n'est aucun domaine de l'activité culturelle auquel le Souverain Pontife n'ait touché à l'occasion notamment des discours scrupuleusement médités et rédigés qu'il adressait aux travailleurs, aux praticiens, aux membres des sociétés savantes qui, lors de leurs congrès annuels, s'honoraient de lui faire visite : activités techniques, commerciales, industrielles, sciences littéraires et linguistiques, philosophiques, historiques et archéologiques, morales et juridiques, physiologie et psychologie, psychiatrie et psychanalyse, chirurgie et obstétrique, déontologie médicale, physique et microphysique. Dans son *Allocution* du 7 septembre 1952 aux membres de l'*Union astronomique internationale*, il a enfin ouvertement réhabilité Galilée¹.

*

« Ce n'est pas nous que nous prêchons, mais le Christ Jésus, le Seigneur ; nous ne sommes, nous, que vos serviteurs pour l'amour de Jésus » (II Cor., iv, 5). Comment ne pas évoquer ces paroles de l'Apôtre à propos d'une vie à qui il fut donné de pouvoir jusqu'au bout s'user à faire passer au monde et à ses angoisses la plénitude du message révélé ? L'Apôtre continue : « Ainsi la mort fait son œuvre en nous, et la vie en vous. Mais possédant ce même esprit de foi dont il est écrit : *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*, nous croyons, nous aussi, et c'est pourquoi nous parlons, sachant bien que Celui qui a ressuscité le Seigneur Jésus nous ressuscitera nous aussi avec Jésus et nous placera près de lui, avec vous » (iv, 12-14).

Appartient-il en propre au Christ d'être Chef de l'Eglise, demande saint Thomas d'Aquin, ou est-ce un privilège communicable ? La réponse est nette. Le Christ est à l'Eglise ce que la tête est au corps, lui donnant à la fois d'une part l'influx intérieur de la vie, et d'autre part l'orientation extérieure de ses mouvements. *L'influx intérieur* de la grâce vient du Christ seul, dont l'humanité, du fait qu'elle est jointe à la divinité, possède la vertu de changer les cœurs, de les justifier, de

¹ Voir *Nova et Vetera*, 1958, n° 3, p. 167.

les sanctifier. Quant au privilège d'*orienter du dehors* les démarches de l'Eglise, il appartient souverainement au Christ. C'est lui qui la régit en tous les lieux, en tous les temps, en toutes les circonstances. Mais ce privilège peut être pour une part communiqué : il est donné en participation au pasteur de toutes les brebis du Christ, en dépendance du Christ et de son assistance, pour le temps d'ici-bas, et pour une durée limitée, *secundum determinatum tempus*. Aucun des successeurs de Pierre ne voit l'ensemble du temps. Chacun fait un point dans la tapisserie, que le Christ seul, par ce qu'il veut ou permet, dessine par eux tous.

9 octobre.

Le monde a de nouveau un Pape. Le rôle de l'Eglise privée de son Chef et représentée par les Cardinaux ne saurait être de conférer le souverain pontificat, mais simplement de désigner la personne à qui, en vertu des promesses évangéliques, il sera donné d'en haut. Pour la 262^e fois¹, le Christ vient de confier à un homme mortel la charge de conduire ici-bas les brebis qu'il régit suprêmement du Ciel et de faire avancer d'un pas les destinées de son Eglise².

28 octobre au soir.

CHARLES JOURNET

¹ Voir la liste de J. CREUSEN, S. J., *Tabulae Fontium Traditionis Christianae*, Fribourg en Brisgau, Herder, 1911.

² Merci au Souverain Pontife, dans son premier message radio-diffusé adressé de la Chapelle Sixtine au monde entier, d'avoir pensé aux persécutés pour le Christ ; d'avoir convié ceux qui sont séparés du Siège apostolique « au retour, non pas dans une maison étrangère, mais bien dans leur propre demeure » ; d'avoir adjuré « ceux qui dans toutes les nations ont entre leurs mains le sort, la prospérité, l'espoir des peuples. Pourquoi ne règle-t-on pas finalement de façon équitable les querelles et les discordes ? Pourquoi les ressources de l'esprit humain et les richesses des peuples sont-elles employées plus souvent à préparer des armes — instrument de mort et de destruction — qu'à augmenter le bien-être de toutes les classes de citoyens, et plus particulièrement de ceux qui sont le plus démunis ? . . . Tournez vos regards vers les peuples qui vous sont confiés, écoutez leurs voix. Que vous demandent-ils, de quoi vous supplient-ils ? Ils ne demandent pas ces engins de guerre monstrueux, découverts à notre époque, qui peuvent causer des massacres fratricides et la perte de tout l'univers. Ils demandent la paix . . . »

Saint Cyprien (210-258)

Pour le dix-septième centenaire de sa mort

I. BRÈVE NOTICE¹

QUELQUES DATES. — Né à Carthage vers 210 dans une riche famille encore païenne, il reçut une éducation très soignée, surtout littéraire, oratoire, juridique. Jeune encore, il eut en Afrique, comme rhéteur et comme avocat, beaucoup de réputation. Gagné peu à peu au christianisme par son ami Caecilianus, un vieux prêtre chrétien, il se convertit brusquement vers 245. Il renonça au monde et, peu après son baptême, fut ordonné prêtre. En 249, il devint évêque de Carthage.

Pendant les neuf années de son épiscopat, il déploya une activité extraordinaire. Au milieu de la persécution de Dèce, tout en se tenant caché aux environs de la ville, il ne cessa de diriger sa communauté. Rentré à Carthage dès le printemps de 251, il régla fort habilement, d'accord avec Rome et le concile africain, la redoutable question des apostats revenus à l'Eglise après le danger ; il réussit à triompher d'un schisme né de cette affaire. Puis, avec une admirable énergie, il soutint la population, chrétiens et païens, contre les menaces ou les coups d'une terrible peste qui dévasta deux ans la région . . .

Dans l'été de 257, fut promulgué un édit de l'empereur Valérien, qui visait spécialement le clergé chrétien. Presque aussitôt, le 30 août, Cyprien fut traduit devant le proconsul Paternus, qui, sur son refus de sacrifier, l'exila à Curubis, aujourd'hui Kourba, dans la presqu'île du cap Bon. Un an plus tard, un nouvel édit impérial ordonna de mettre à mort les exilés qui refuseraient de céder. Voulant mourir à

¹ Cette Notice, comme la traduction des *Actes de saint Cyprien*, est empruntée à Paul MONCEAUX, *La vraie légende dorée*, Paris, Payot, 1928, pp. 189 et suiv. C'est le 16 septembre que l'Eglise fête ensemble saint Corneille, Pape, et saint Cyprien, tous deux martyrs.

son poste, Cyprien revint à Carthage. Le 13 septembre 258, il fut arrêté dans sa villa par deux officiers. Le lendemain 14, il comparut devant le proconsul Galerius Maximus. Interrogé de nouveau, sommé vainement de sacrifier, condamné à mort, il fut décapité le jour même.

ACTES DU MARTYRE DE CYPRIEN. — Ils se composent en réalité de trois documents distincts, reliés par de légères additions :

1^o le procès-verbal de l'interrogatoire du 30 août 257 ;

2^o le procès-verbal de l'arrestation et du second interrogatoire de Cyprien, les 13 et 14 septembre 258 ;

3^o une courte notice d'un témoin oculaire sur le martyre proprement dit.

II. ACTES DE SAINT CYPRIEN

1. Procès-verbal de l'interrogatoire du 30 août 257

L'empereur Valérien étant consul pour la quatrième fois et Gallien pour la troisième, le 3 des calendes de septembre, à Carthage, dans la salle d'audience, le proconsul Paternus dit à l'évêque Cyprien : « Les très saints empereurs Valérien et Gallien ont daigné m'adresser une lettre pour m'informer de leur volonté : ceux qui n'observent pas la religion romaine, doivent prendre part aux cérémonies romaines. En conséquence, j'ai fait une enquête sur ton nom. Qu'as-tu à répondre ? »

— L'évêque Cyprien dit : « Je suis chrétien et évêque. Je ne connais pas d'autres dieux que le Dieu unique et véritable, celui qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent. C'est ce Dieu que nous servons, nous chrétiens ; c'est lui que nous prions jour et nuit, pour nous et pour tous les hommes, et pour le salut des empereurs eux-mêmes. »

— Le proconsul Paternus dit : « Donc, tu persistes dans cette résolution ? »

— L'évêque Cyprien répondit : « Une résolution bonne, chez celui qui connaît Dieu, ne peut être changée. »

— Le proconsul Paternus dit : « Donc, suivant l'ordre de Valérien et de Gallien, pourras-tu t'exiler et partir pour la ville de Curubis ? »

— L'évêque Cyprien dit : « Je pars. »

— Le proconsul Paternus dit : « Ce n'est pas seulement au sujet des évêques, c'est encore au sujet des prêtres, qu'on a daigné m'écrire. En

conséquence, je veux savoir de toi quels sont les prêtres qui résident dans cette cité ».

— L'évêque Cyprien répondit : « Par vos lois, vous avez sagement et utilement interdit la délation. C'est pourquoi ces prêtres ne peuvent être dénoncés et livrés par moi. On les trouvera dans leurs cités ».

— Le proconsul Paternus dit : « Pour mon compte, aujourd'hui, c'est ici que je fais une enquête ».

— Cyprien dit : « La discipline défend que personne se livre soi-même ; et, toi aussi, tu blâmerais cet acte. Donc, les prêtres ne peuvent non plus se livrer eux-mêmes ; mais ton enquête les fera découvrir ».

— Le proconsul Paternus dit : « Je les découvrirai ». Et il ajouta : « On a aussi défendu de tenir nulle part aucune assemblée, et d'entrer dans les cimetières. En conséquence, tous ceux qui enfreindront cette défense si sage, encourront la peine capitale ».

— L'évêque Cyprien répondit : « Fais ce qui t'a été ordonné ».

Alors, le proconsul Paternus fit déporter le bienheureux évêque Cyprien au lieu de son exil.

II. Arrestation et second interrogatoire (13 et 14 septembre 258)

Cyprien était depuis longtemps en exil, quand au proconsul Aspasius Paternus succéda le proconsul Galerius Maximus. Celui-ci ordonna de ramener de son exil le saint évêque Cyprien, et de le faire comparaître devant lui. Cyprien, le saint martyr élu par Dieu, revint donc de la cité de Curubis, où il avait été exilé sur l'ordre d'Aspasius Paternus, alors proconsul. Conformément à l'ordre sacré, il se tenait à Carthage dans sa villa. Là, il attendait chaque jour qu'on vînt l'arrêter, comme cela lui avait été annoncé dans une vision. Il s'y trouvait, quand la chose arriva soudain.

Le jour des ides de septembre, sous le consulat de Tuscus et de Bassus, se présentèrent deux officiers, un écuyer de l'*Officium* du proconsul Galerius Maximus, successeur d'Aspasius Paternus, et un autre écuyer des équipages du même Service. Ils firent monter l'évêque dans leur voiture, le firent asseoir entre eux, et le conduisirent à l'*Ager Sexti*, où le proconsul Galerius Maximus s'était retiré pour rétablir sa santé. Mais le proconsul Galerius Maximus ajourna au lendemain la comparution de Cyprien. Alors, le bienheureux Cyprien fut conduit et

interné chez l'un des officiers, l'écuyer de l'*Officium* du proconsul et clarissime Galerius Maximus ; il resta avec cet officier, devenu son hôte, dans la rue appelée *Vicus Saturni*, entre la *Via Venerea* et la *Via Salutaria*. Là se réunit tout le peuple des frères. Quand saint Cyprien le sut, il ordonna de veiller sur les vierges ; car tous les fidèles restaient dans la rue, devant la porte de la maison de l'officier.

Le lendemain, le 18 des calendes d'octobre, dès le matin, une foule immense, connaissant l'ordre donné par le proconsul Galerius Maximus, se réunit à l'*Ager Sexti*. Mais le proconsul Galerius Maximus ordonna de lui amener Cyprien, le même jour, à l'*Atrium Sauciolum*, où il siègerait. C'est donc là que comparut Cyprien.

— Le proconsul Galerius Maximus dit à l'évêque Cyprien : « Tu es bien Thascius Cyprianus ? »

— L'évêque Cyprien répondit : « C'est bien moi ».

— Le proconsul Galerius Maximus dit : « C'est toi qui t'es constitué le pape de ces hommes à l'esprit sacrilège ? »

— L'évêque Cyprien répondit : « C'est moi ».

— Le proconsul Galerius Maximus dit : « Les très saints empereurs t'ont ordonné de sacrifier ».

— L'évêque Cyprien dit : « Je ne sacrifie pas ».

— Galerius Maximus dit : « Pense à toi ».

— L'évêque Cyprien répondit : « Fais ce qui t'a été ordonné. Dans une chose si nette, il n'y a pas à délibérer ».

— Galerius Maximus, après avoir conféré avec ses assesseurs, rendit à grand-peine et à regret son jugement, motivé par ces considérants : « Longtemps, tu as vécu en sacrilège ; tu as groupé en grand nombre, autour de toi, des complices de ta conspiration coupable ; tu t'es constitué l'ennemi des dieux romains et de leurs cultes sacrés ; les pieux et très saints empereurs Valérien et Gallien, Augustes, et Valérien, très noble César, n'ont pu te ramener à l'observance des cérémonies de leur religion. Tu as été convaincu d'être l'instigateur et le porte-enseigne des plus grands crimes. En conséquence, tu serviras d'exemple à ceux que tu t'es associés par ton crime. Par ton sang, sera sanctionné le respect des lois ».

Après ces considérants, le proconsul lut son arrêt sur la tablette : « Thascius Cyprianus sera mis à mort par le glaive. Ainsi nous l'ordonnons ».

— L'évêque Cyprien dit : « Grâce à Dieu ! »

3. Notice sur le martyre

Après cette sentence, la foule des frères disait : « Nous aussi, qu'on nous décapite avec lui ». C'est pourquoi les frères s'agitèrent en désordre. En grand nombre, ils escortèrent le martyr.

Cyprien fut conduit à l'*Ager Sexti*. Là, il se dépouilla de sa lacerne de bure, s'agenouilla sur le sol, et se prosterna pour prier le Seigneur. Ensuite, il enleva sa dalmatique, qu'il remit aux diacres. En tunique de lin, debout, il attendit le bourreau. Quand le bourreau fut là, l'évêque ordonna aux siens de lui compter vingt-cinq pièces d'or. Déjà, des frères étendaient devant le martyr des toiles de lin, des serviettes. Le bienheureux Cyprien noua lui-même le bandeau sur ses yeux. Ne pouvant s'attacher les mains, il se les fit lier par le prêtre Julianus et le sous-diacre Julianus. Alors s'acheva le martyre du bienheureux Cyprien.

Son corps, qu'on voulait soustraire à la curiosité des païens, fut déposé d'abord dans le voisinage. Mais, la nuit venue, on l'enleva de là. A la lueur des cierges et des torches, on l'emporta vers les *areae* du procurateur Macrobius Candidianus, cimetière situé sur la *Via Mappaliensis* près des *Piscines*, où on le conduisit solennellement, au milieu des prières, en grand triomphe.

Peu de jours après, mourut le proconsul Galerius Maximus.

La passion du bienheureux martyr Cyprien eut lieu le 18 des calendes d'octobre, sous les empereurs Valérien et Gallien, mais sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui appartiennent honneur et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

III. LES DEUX DERNIÈRES LETTRES DE CYPRIEN¹

LETTRE LXXX

CYPRIEN A SUCCESSUS, SON FRÈRE, SALUT !

I. 1. Je ne vous ai pas écrit plus tôt, frère très cher, parce que tous les clercs, sous le coup de la lutte à soutenir, étaient absolument obligés de rester ici et se tenaient tous prêts dans la générosité de leur

¹ Chanoine BAYARD, *Saint Cyprien Correspondance*, Paris, « Les Belles Lettres », 1925, t. II, pp. 319-322.

cœur à conquérir la couronne céleste. Voici revenus maintenant ceux que j'avais envoyés à Rome, pour tâcher de savoir au juste la teneur, quelle qu'elle fût, du rescrit nous concernant, et nous rapporter la vérité. Il circule en effet beaucoup de bruits incertains et contradictoires. 2. Or, voici ce qui en est au juste. Valérien, dans un rescrit au Sénat, a donné ordre que les évêques, les prêtres et les diacres soient exécutés sur le champ, que les sénateurs, les personnages de qualité, et les chevaliers Romains, soient privés de leur dignité et de leurs biens, et s'ils continuent malgré cela à se dire chrétiens, soient mis à mort, que les matrones soient dépouillées de leurs biens et envoyées en exil, que les Césariens¹, qui ont confessé le Christ auparavant, ou le confesseront maintenant, aient leurs biens confisqués, et soient eux-mêmes mis aux fers et envoyés dans les domaines de la couronne, et qu'on en dresse un état. 3. A son rescrit l'empereur a ajouté une copie de la lettre qu'il a adressée à notre sujet aux gouverneurs des provinces. Cette lettre, nous espérons chaque jour la voir arriver, debout dans la fermeté de notre foi, et prêt à souffrir, attendant de la bonté secourable du Seigneur la couronne de la vie éternelle. 4. Sachez que Sixte² a été exécuté dans un cimetière le 6 août, et quatre diacres avec lui³. Les préfets à Rome poussent chaque jour plus activement cette persécution, exécutant ceux qui leur sont déferés et confisquant leurs biens.

II. Je vous prie de vouloir bien porter ces nouvelles à la connaissance de nos autres collègues, afin que partout leurs exhortations puissent soutenir nos frères, et les préparer à la lutte spirituelle : de telle façon que chacun des nôtres pense moins à la mort qu'à l'immortalité, et que, consacrés à Dieu de toutes les énergies de leur foi et de leur courage, ils aient plus de joie que de crainte, à l'heure d'une confession où ils savent que les soldats de Dieu et du Christ ne sont pas tués, mais couronnés. Je souhaite, frère très cher, que vous vous portiez toujours bien dans le Seigneur.

¹ Les Césariens étaient au temps de l'empire des officiers de finance.

² Sixte II, le successeur de saint Etienne, fut en effet décapité le 6 août 258, dans le cimetière de Calixte.

³ Le *Liber Pontificalis* les nomme : Januarius, Magnus, Vincentius et Stephanus (Duchesne, p. 155).

LETTRE LXXXI

CYPRIEN AUX PRÊTRES, AUX DIACRES
ET A TOUT LE PEUPLE, SALUT !

I. 1. J'ai appris, mes très chers frères, que des « frumentaires »¹ avaient été envoyés pour me conduire à Utique ; et des amis très chers m'ont donné le conseil de m'éloigner pour un temps de mes jardins : j'y ai consenti ; il y avait à cela un motif légitime. Il convient en effet que ce soit dans la ville où il est à la tête de l'Eglise du Seigneur, qu'un évêque confesse le Seigneur, et qu'ainsi l'éclat de la confession du chef rejaillisse sur tout le peuple. 2. Ce qu'au moment de sa confession un évêque dit sous l'inspiration de Dieu, il le dit au nom de tous. D'ailleurs quelque chose serait enlevé à l'honneur de notre Eglise si glorieuse, si c'était à Utique, que moi, évêque d'une autre Eglise, je recevais la sentence du martyre, et que je partisse de là vers le Seigneur. C'est chez vous, que je dois confesser le Seigneur, et subir le martyre, c'est de chez vous que je dois partir pour aller à lui. Je le dois, et je ne cesse de le lui demander pour moi et pour vous dans mes prières ; je le souhaite de tout mon cœur. 3. Nous attendons donc ici dans une retraite sûre le retour du proconsul à Carthage ; nous entendrons de lui ce que les empereurs lui ont mandé au sujet des chrétiens, laïcs et évêques, et nous dirons ce que le Seigneur voudra qui soit dit à ce moment. 4. Quant à vous, frères très chers, conformément à la discipline évangélique que je vous ai toujours rappelée, et aux enseignements que je vous ai tant de fois donnés, restez calmes et tranquilles. Que personne de vous ne mette d'émoi parmi les frères, ni ne se présente de lui-même aux païens. C'est quand on est arrêté et livré aux magistrats qu'il faut parler, car alors le Seigneur lui-même parle en nous, qui nous demande moins une profession qu'une confession de notre foi. 5. Quant à ce qu'il conviendrait de faire encore avant que le proconsul ne rende à mon sujet sa sentence sur la confession du nom de Dieu, nous le déciderons sur place, suivant l'inspiration du Seigneur. Que le Seigneur Jésus, frères très chers, permette que vous restiez sains et saufs dans son église, et qu'il daigne vous conserver.

¹ Ces agents appelés *frumentaires* étaient des espèces de *détectives* appartenant à la police de sûreté ; le nom de *frumentarii* donne à penser qu'ils avaient quelque rapport avec les officiers chargés des approvisionnements dans l'armée.

IV. DEUX SERMONS DE SAINT AUGUSTIN SUR SAINT CYPRIEN¹

SERMON CCCIX

LE MARTYRE DE CYPRIEN

1. Une solennité si belle et si religieuse, consacrée à célébrer la mort d'un bienheureux martyr, demande que nous vous adressions le discours que nous devons faire entendre à vos oreilles et à vos cœurs. Sans aucun doute l'Eglise alors fut affligée, non du malheur de ce martyr, mais du regret de le perdre ; elle aurait voulu jouir toujours de la présence d'un tel pasteur, d'un tel docteur. Mais après s'être affligés et inquiétés du combat, les fidèles se consolèrent en voyant le vainqueur couronné. Et maintenant ce n'est pas seulement sans tristesse, c'est de plus avec une joie immense que nous nous rappelons et que nous lisons avec amour ce qui s'est alors accompli ; ce jour enfin n'est plus un jour de crainte, c'est un jour de joie ; nous ne redoutons point de le voir se lever avec un appareil menaçant, nous attendons plutôt son gai retour. Ainsi donc, contemplons avec bonheur toute la carrière parcourue par ce fidèle, par ce courageux, par ce glorieux martyr, que nos frères considéraient avec alarmes au moment où il allait y entrer.

2. Le premier pas qu'il y fit, fut d'être envoyé en exil à Curube, pour avoir confessé le Christ avec foi : mais sans nuire à saint Cyprien, cet exil profita grandement à cette ville. Eh ! où pouvait-on l'envoyer, sans qu'il y trouvât Celui à qui on le punissait d'avoir rendu témoignage ? Le Christ a dit : *Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle* ; aussi accueillait-il ce membre de son corps partout où le jetait la rage de l'ennemi. O aveugle infidélité du persécuteur, si tu cherches pour le chrétien un lieu qui soit vraiment pour lui un lieu d'exil, découvre d'abord, si tu le peux, un lieu d'où il te soit possible de faire sortir le Christ. Tu veux jeter cet homme de Dieu de sa patrie sur une terre étrangère ; mais avec le Christ il n'est exilé nulle part, et avec son propre corps il l'est partout sur la terre.

Après avoir parlé de ce voyage que l'ennemi considérait comme un exil et dont Cyprien ne ressentit point la peine, rappelons et contemplons avec joie ce qui vient ensuite dans l'histoire de son martyre.

¹ *Œuvres complètes de saint Augustin*, Bar-le-Duc, 1868, t. VII, Sermons traduits par l'abbé RAULX. Nous modifions parfois la traduction.

Lorsque ce saint confesseur, lorsque cet élu de Dieu fut revenu de la ville de Curube où il avait été exilé par l'ordre du proconsul Aspase-Paterne, il resta quelque temps dans ses propres jardins : mais là il espérait chaque jour qu'on allait venir se saisir de lui, comme le lui avait prédit une révélation.

3. Pourquoi frémirait maintenant la rage du persécuteur ? Ce grand cœur est prêt, le Seigneur même l'a affermi en lui envoyant une révélation céleste. Comment Dieu l'abandonnerait-il dans la souffrance, puisqu'il n'a pas voulu qu'on s'emparât de lui sans qu'il fût prévenu ? Ainsi donc, lorsque pour le transporter sur le théâtre de son martyre, deux envoyés le prirent avec eux et le placèrent au milieu d'eux sur le même char, Cyprien en avait été, aussi, divinement averti d'avance : Dieu voulant, en le prévenant, qu'il se réjouît à la pensée d'appartenir au corps de Celui qui fut compté parmi les scélérats. Aussi voyait-il pour lui servir de modèle de patience, le Christ attaché à la croix entre deux larrons ; et conduit également entre deux bourreaux, Cyprien sur son char marchait sur les traces du Christ.

4. Quand ensuite, remis au lendemain pour son supplice, et passant la nuit dans la maison des gardes, aux portes de laquelle s'était réunie, pour y passer également la nuit, une grande multitude de frères et de sœurs, il ordonna qu'on gardât avec soin les jeunes filles, quel exemple il donna : avec quelle attention ne faut-il pas l'étudier ! comme il faut louer et exalter ce trait ! Son corps allait mourir, mais dans son âme ne mourait pas sa vigilance de pasteur ; il y conservait avec une sérénité parfaite l'attention à protéger, jusqu'à son dernier souffle, le troupeau du Seigneur, et sous la main cruelle du bourreau, il ne renonçait pas au zèle d'un fidèle dispensateur. Tout en se voyant sur le point d'être martyr, il n'oubliait pas qu'il était évêque ; plus occupé du compte qu'il allait rendre, au Prince des pasteurs, des ouailles qui lui avaient été confiées, que des réponses qu'il aurait à faire, sur sa propre foi, au proconsul infidèle. Ah ! c'est qu'il aimait Celui qui a dit à Pierre : *M'aimes-tu ? Pais mes brebis* ; c'est qu'il paissait réellement le troupeau du Sauveur à l'imitation duquel il se préparait, pour ce même troupeau, à répandre son sang. Il savait, en ordonnant de mettre les jeunes filles sous bonne garde, que s'il avait affaire à un Seigneur qui aime la simplicité, il avait aussi en face lui un ennemi rusé. Ainsi donc, pendant qu'en confessant sa foi il montrait courageusement

sa poitrine au lion qui rugissait aux yeux de tous, il prémunissait le sexe féminin contre les desseins perfides que formait le loup contre le troupeau sacré.

5. C'est ainsi qu'on réfléchit véritablement à ses propres intérêts, lorsqu'on songe au jugement de Dieu, devant qui chacun doit rendre compte et de la conduite personnelle qu'il a tenue, et de la manière dont il a accompli les devoirs d'état imposés par lui ; devant qui chacun recevra, comme l'atteste l'Apôtre, *conformément à ce qu'il a fait de bien ou de mal pendant qu'il était uni à son corps*. C'est ainsi qu'on réfléchit à ses intérêts, quand, vivant de la foi et travaillant à n'être pas surpris par le dernier jour, on compte chaque jour comme le dernier, et que jusqu'au dernier on persévère à se rendre agréable à Dieu. C'est dans ce sens aussi que le bienheureux Cyprien, évêque si compatissant et si fidèle martyr, réfléchissait à ses intérêts ; car il ne les comprenait point comme les comprenait le diable, dont la langue perfide lui disait, par l'organe du juge impie qu'il possédait : *Pense à toi*. Quand, en effet, il le vit inébranlable devant cette sentence : *Les princes te commandent de sacrifier aux dieux* ; et que Cyprien eut répondu : *Je ne sacrifie pas*, il ajouta : *Pense à toi*. C'était dans la pensée du diable un langage perfide : la perfidie pouvait n'être pas dans celui qui parlait ; elle était dans celui dont il était l'organe ; car le proconsul était moins l'interprète des princes humains dont il se vantait d'accomplir les ordres, que du prince des puissances de l'air de qui l'Apôtre a dit : *Il agit dans les fils de la désobéissance*, et que saint Cyprien voyait mouvoir, à l'insu du proconsul, la langue du proconsul même. Oui, en entendant ce dernier lui dire : *Pense à toi*, Cyprien savait que, ce que la chair et le sang lui conseillaient brutalement, le diable le lui conseillait avec perfidie : il voyait deux agents appliqués à la même œuvre ; il voyait l'un des yeux du corps et l'autre des yeux de la foi. Le premier ne voulait pas qu'il mourût ; le second, qu'il reçût la couronne ; aussi, calme vis-à-vis du premier, sur ses gardes vis-à-vis du second, il répondait ouvertement à l'un et secrètement triomphait de l'autre.

6. *Fais, dit-il au premier, ce qui t'est commandé : en matière aussi juste il n'y a pas à réfléchir*. Le juge avait dit en effet : *Songe à toi* ; et à cette invitation se rapporte la réponse : *En matière aussi juste il n'y a pas à réfléchir*. On réfléchit pour donner ou pour prendre conseil. Or, le proconsul ne demandait pas conseil à Cyprien, il préten-

rait plutôt que Cyprien suivît le conseil qu'il lui donnait. *En matière aussi juste*, reprit celui-ci, *il n'y a pas à réfléchir*. Je n'ai plus à réfléchir, car je ne suis pas dans le doute ; la justice de la cause dissipe en moi toute ombre d'hésitation. Or, le juste, pour subir en paix la mort corporelle, vit avec certitude de la foi. Beaucoup de martyrs avaient précédé Cyprien, et, par ses exhortations brûlantes, il les avait portés à triompher du diable. N'était-il pas juste qu'après les avoir précédés en quelque sorte en leur disant la vérité, il les suivît en souffrant avec intrépidité ? C'est ainsi qu'en matière aussi juste, il n'y avait pas à réfléchir.

A cela, que répondre ? comment faire éclater notre joie ? Le cœur aussi rempli d'allégresse, comment exprimer ce que nous ressentons, sinon en recourant à la dernière parole du vénérable martyr ? Quand, en effet, Galère-Maxime eut lu cette sentence : *Il nous plaît de frapper du glaive Tascius Cyprien*, celui-ci répondit : *Deo gratias*. Nous aussi qui devons à ce grand événement et le monument élevé dans ce lieu, et cette fête si solennelle, et l'édification d'un exemple si salutaire, crions également de tout notre cœur : *Deo gratias*.

SERMON CCCX

LA MÉMOIRE DE CYPRIEN

1. Que l'Esprit-Saint daigne nous enseigner ce que nous devons dire en ce moment ; car nous voulons parler un peu à la louange du glorieux martyr saint Cyprien, dont, vous le savez, nous célébrons aujourd'hui la naissance. Ce terme de naissance est souvent employé dans l'Eglise pour désigner la mort précieuse des martyrs ; et, à force d'être employé par elle dans ce sens, il est pris dans ce même sens par ceux mêmes qui ne sont pas ses enfants. Est-il aujourd'hui, je ne dis pas dans cette ville, mais dans l'Afrique entière et dans les pays d'outre-mer, non seulement un chrétien, mais un païen, un juif ou un hérétique, qui ne dise pas avec nous que c'est la naissance du martyr Cyprien ? Pourquoi cela, mes frères ? Nous ignorons le jour où il est venu au monde ; et parce qu'il a été martyrisé aujourd'hui, nous célébrons aujourd'hui le jour de sa naissance. Connussions-nous le jour où il est né, nous n'en ferions pas une fête, car il est né avec le péché originel, au lieu qu'aujourd'hui il a triomphé de tout péché. Au jour de sa naissance il a quitté le sein fatigué de sa mère pour se montrer

à la lumière qui charme les yeux du corps ; mais en sortant aujourd'hui du sein profond de la nature, il s'est élancé vers cette autre lumière qui éclaire la vue de l'âme et fait son bonheur parfait.

2. Durant sa vie il a gouverné l'église de Carthage ; il l'a glorifiée par sa mort. Il a, dans cette église, porté la charge épiscopale ; il y a également consommé son martyre. Dans le lieu sacré où il a laissé la dépouille de son corps, on voyait alors une multitude en fureur accourue pour verser le sang de Cyprien en haine du Christ ; et dans ce même lieu se presse aujourd'hui une foule pieuse pour boire le sang du Christ en célébrant la naissance de Cyprien. En l'honneur de Cyprien elle y boit le sang du Christ avec d'autant plus de bonheur, qu'avec plus de dévotion Cyprien a répandu son sang pour le Christ. Vous savez aussi, vous tous qui connaissez Carthage, que dans ce même lieu on a élevé une table au Seigneur ; on l'appelle pourtant table de Cyprien ; non que Cyprien y ait mangé, mais parce que Cyprien, ayant été immolé en cet endroit, a préparé par son immolation même, l'érection de cette table où il ne doit ni donner ni se donner à manger lui-même, mais où l'on doit offrir, comme lui-même s'est offert, un sacrifice à Dieu. Voici néanmoins pour quel motif on nomme table de Cyprien cette table qui est à Dieu ; c'est que, dans le lieu même où cette table est aujourd'hui environnée de fidèles, là Cyprien était autrefois entouré de persécuteurs ; dans le lieu où cette table est vénérée par des amis en prières, là Cyprien était outragé par des ennemis en fureur ; dans le lieu enfin où elle a été élevée, a été abattu Cyprien. *Chantez le Seigneur, célébrez des hymnes en son honneur : lui qui s'élève vers le couchant* a fait ces merveilles en l'honneur d'un homme renversé par la mort.

3. Cependant, puisqu'à Carthage est la chaire, puisqu'à Carthage est le monument de Cyprien ; ici célébrerions-nous sa naissance, si la mort de ses saints n'était précieuse devant le Seigneur ? Sa voix a retenti par toute la terre, et ses paroles jusqu'aux extrémités de l'univers. Il a fidèlement enseigné ce qu'il devait faire, et fait courageusement ce qu'il a enseigné. La justice de sa vie l'a conduit à une précieuse mort, et l'iniquité de sa mort l'a fait parvenir à la vie glorieuse ; et pour avoir combattu jusqu'au sang en faveur de la vérité, il a obtenu le titre victorieux de martyr.

4. De plus, il n'a pas seulement parlé pour être entendu, il a écrit aussi pour être lu, il a été porté en certains lieux par des langues

étrangères, dans d'autres il l'a été par ses propres ouvrages ; il est connu au loin, soit par la renommée de sa courageuse mort, soit par l'attrait attaché à ses suaves écrits. Célébrons donc avec joie ce beau jour, et prions tous avec tant d'unanimité, que nous méritions d'entendre et de voir ce commun père dans une plus ample Eglise : ainsi sa parole nous charmera et nous profiterons de la gloire de son martyre, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

C'est dans le Sermon CCCXI, le troisième de ceux qui sont dédiés à saint Cyprien, que se lit, n° 8, le célèbre passage d'Augustin :

Vous dites : Les temps sont mauvais, les temps sont durs, les temps sont malheureux ! Vivez bien, et, en vivant bien, vous changez les temps. Vous changez les temps et n'avez plus sujet de murmurer. Qu'est-ce, en effet, que le temps, mes frères ? Il est l'étendue et le déroulement des siècles. Le soleil se lève et après douze heures il se couche à l'autre point du monde ; le lendemain, il se lève encore pour se coucher de nouveau ; compte ces trajets, voilà le temps. Eh bien, le lever du soleil, qui a-t-il offensé ? Et son coucher, qui a-t-il meurtri ? Le temps donc ne blesse personne. Ce sont les hommes qui blessent les hommes. On voit des hommes blessés, des hommes dépouillés, des hommes opprimés. Par qui le sont-ils ? Ni par les lions, ni par les serpents, ni par les scorpions, mais par des hommes. Ceux qui sont blessés gémissent ; mais eux-mêmes, s'ils le peuvent, ne font-ils pas ce qu'ils condamnent ?

Autour de Henri Bergson

LA DÉCOUVERTE DES MYSTIQUES

C'est le 2 mars 1938 que Jacques Chevalier eut avec Henri Bergson un entretien, où il lui fut permis de prendre des notes, qui devait rester secret jusqu'à la mort de Bergson, et qui est aujourd'hui publié¹. Après avoir exposé quelques-unes des raisons qui l'amènèrent à lire les mystiques, Bergson continua :

« Mais la vraie raison, je crois, c'est qu'un moment est venu où je me suis rendu compte qu'avec l'Evangile il y a eu coupure brusque, commencement d'un monde nouveau ; que le christianisme en était résulté ; et que de sa diffusion dans le monde civilisé était résultée une rénovation de l'âme humaine.

Non que je croie la nature humaine transformable : plus je vais, plus j'aboutis à une vue pessimiste de l'humanité, dont le fond, même chez les intellectuels, est l'intérêt — plus profondément que l'intérêt, la vanité, l'envie génératrice des haines et des guerres. Mais, cette nature humaine, le christianisme l'a *incurvée*, et c'est cela seul qui peut sauver l'humanité, si l'humanité peut être sauvée, si elle peut échapper aux puissances du mal, aux puissances diaboliques, qui profitent de la moindre défaillance de notre volonté pour opérer leur œuvre destructrice. Et pourtant il y a des ressources dans l'humanité ; il y a... ce désintéressement dont la source est en haut. Car il faut sentir quelqu'un au-dessus de soi pour être vraiment soi. Or, cela, c'est le Christ qui nous l'a appris.

Impossible, me disais-je, qu'un effet aussi énorme ait résulté de la simple diffusion de choses écrites. Il faut que certains aient *vu* ce qui s'était passé là. Alors je ne suis demandé si les tout grands mystiques n'étaient pas de ceux-là.

... Je lus ensuite saint Jean de la Croix et sainte Thérèse, ces représentants authentiques de l'authentique Espagne, en qui

¹ Jacques CHEVALIER, *Comment Bergson a trouvé Dieu*, dans *Cadences*, t. II, Paris, Plon, 1951, pp. 69-88.

s'incarne le génie spirituel d'un peuple qui est à la même altitude que le nôtre ; sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, en qui l'on trouve la même inspiration et qui se complètent par leurs différences mêmes. Ils sont l'un et l'autre au sommet du mysticisme : de ce grand mysticisme qui s'est épanoui dans le catholicisme, la religion vivante et dynamique par excellence ; de ce mysticisme qui nous montre l'âme de l'homme toujours proche de Dieu et susceptible d'être unie à Lui par la prière ; de ce mysticisme qui met l'âme humaine directement en rapport avec Dieu et lui fait comprendre en même temps qu'elle est si peu de chose.

Alors je compris l'importance de la question religieuse, dont le sens m'avait échappé jusqu'alors. L'histoire me faisait voir que l'Evangile avait opéré une coupure dans le développement de l'humanité. Les mystiques m'en donnèrent le sens. Ils m'avaient mis sur la voie. Mon choix fut fixé, la preuve trouvée.

Voilà très exactement comment les choses se passèrent.

Je compris alors que les grands mystiques catholiques ont recommencé dans une certaine mesure la vie du Christ, non en « recommenceurs », si l'on peut dire, mais en « imitateurs » : imitateurs et continuateurs originaux, mais incomplets, de ce que fut complètement le Christ des Evangiles, Celui qui prit à son compte les péchés et les souffrances de tout le genre humain.

Et s'ils avaient pu l'imiter, c'est parce que quelque privilège indéfinissable leur avait permis de voir dans une certaine mesure ce que le Christ avait vu et vécu. J'ai eu de cela une idée plus nette après coup, mais je compris cela d'abord.

Je compris, de plus, que la diffusion du christianisme était la diffusion, non seulement d'une doctrine, mais d'un état d'âme, et, plus spécifiquement, d'une charité qui s'exprimait par des actions. On est surpris de voir tant de gens qui voient clair et qui n'agissent pas. Mais ceux qui ont réellement *vu* ont agi.

Ce qui me frappait, c'est que, depuis la prédication de l'Evangile, on ne peut pas dire que tous les hommes soient devenus meilleurs : même parmi tous ceux qui parlent de l'Evangile, combien pratiquent l'Evangile et agissent selon les paroles du Christ ? Sans doute. Mais, ce qu'il y a de si étonnant, c'est qu'après la prédication de l'Evangile on n'ait plus osé dire certaines choses, même si on les faisait encore. Quand on pense aux massacres d'un Nabuchodonosor, qui se vante devant la postérité de ces horribles choses, on voit qu'après la prédication de l'Evangile, et même aujourd'hui, si l'on en a commis d'aussi horribles, personne du moins n'a osé s'en vanter, ni dire que ce fût bien ».

C'est donc en voulant rester pleinement docile aux faits que Bergson passe de la constatation de la nouveauté introduite dans l'histoire

par le christianisme à la vénération du Christ, puis à l'étude des mystiques en qui vit l'esprit du Christ. Il le dit lui-même, son appui constant est dans la méthode expérimentale, mais ouverte à toute la diversité du réel :

« J'ai toujours été, vous le savez, un empiriste irréductible, disciple des Anglais, non des Allemands, dont le panthéisme ne m'a jamais attiré, même à l'époque où je n'étais pas encore débarrassé du matérialisme. (Fichte, que j'eus à préparer pour l'agrégation, ne me plaisait pas.) Seulement je prends l'expérience tout entière : l'expérience extérieure d'abord, l'expérience interne ensuite, telle qu'elle se produit chez tout le monde, et enfin telle qu'elle se rencontre chez quelques âmes qui apparaissent comme des âmes privilégiées, dès ici-bas admises à l'au-delà ».

Cette fidélité à une méthode expérimentale aussi largement comprise, après avoir conduit Bergson à reconnaître, dans les mystiques catholiques, la présence de valeurs éminentes du christianisme, n'allait-elle pas maintenant orienter sa démarche vers l'Eglise dont ces mystiques sont les premiers à confesser qu'ils ont tout reçu, pour laquelle ils n'auraient pas hésité à donner leur vie, et dont ils tiennent invinciblement qu'elle est porteuse de l'intégrité du message évangélique à travers les siècles ? Un pas restait encore à faire, de ces mystiques dont la splendeur était manifeste, jusqu'à l'Eglise dont ils se déclaraient les enfants et sans laquelle ils n'auraient ni pu ni voulu vivre. C'est en s'apprêtant à le franchir que Henri Bergson est mort.

LA MORT DE HENRI BERGSON

Dans un passage de son testament, en date du 8 février 1937, Henri Bergson écrivait :

« Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme où je vois l'achèvement du judaïsme. Je me serais converti, si je n'avais vu se préparer depuis des années (en grande partie, hélas, par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral) ¹ la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés. Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal archevêque de Paris l'y autorise,

¹ Cette parenthèse, qu'il a fallu supprimer en 1941, quand sévissait la rafale antisémite, se trouve sous la plume même de Henri Bergson (C. J.).

venir dire des prières à mes obsèques. Au cas où cette autorisation ne serait pas accordée, il faudrait s'adresser à un rabbin, mais sans lui cacher et sans cacher à personne mon adhésion morale au catholicisme, ainsi que le désir exprimé par moi d'abord d'avoir les prières d'un prêtre catholique ».

Henri Bergson est mort le 3 janvier 1941. Il était tombé malade, d'une double pneumonie, le 31 décembre 1940. Il croyait à une grippe et travaillait dans son lit. Le 2 janvier au soir, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait plus d'espoir. Le 3 janvier 1941, à 4 h. du matin, il prononça encore quelques mots dans le délire : « Il faut que j'aille au Collège de France ce soir pour la Conférence de 5 h. » A 5 h. du matin, tout était fini. C'est vers 18 h. que l'abbé Lelièvre, mandé par la famille, vint prier dans la chambre mortuaire pendant environ une demi-heure.

Voici le texte d'une Note, remise à M^{lle} Bergson qui a bien voulu nous la confier, par un familier du chanoine Lelièvre lui-même décédé :

Mes réflexions, écrit dans son Testament le philosophe Bergson, m'ont amené de plus en plus près du christianisme où je vois l'achèvement du Judaïsme. Je me serais converti si je n'avais vu se préparer, depuis des années (en grande partie, hélas ! par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral), la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain des persécutés.

Ainsi en fut-il. Néanmoins, pour attester sa sympathie à l'égard du christianisme, Bergson avait demandé qu'un prêtre catholique vînt bénir son corps et réciter près de sa couche funèbre les Prières des Trépassés.

A l'époque où il mourut, dans les premiers jours de janvier 1941, pleine période de l'occupation allemande et de la persécution juive, il fallait du courage au prêtre qui accepta publiquement une telle mission.

Bergson avait lu *L'éternel Crucifié*. Cet ouvrage sincère, si profond et si humain, avait intéressé son esprit. Ce fut donc à son auteur que M^{me} Bergson fit appel. Elle avait d'ailleurs précédemment rencontré le chanoine Lelièvre chez leur ami commun : M. Paul Goute.

Sans une hésitation, le chanoine se rendit auprès de la dépouille de celui qui avait été un des maîtres de la Pensée contemporaine. Il le bénit et pria à son chevet :

J'ai été appelé, note-t-il dans A voix haute, à la date du 4 janvier 1941, auprès du lit de mort de Bergson. Le travail de sa pensée l'avait conduit d'abord au spiritualisme, puis, par l'étude du mysti-

cisme, aux confins de la religion catholique. Il l'aurait même embrasée, n'eussent été les persécutions actuelles contre les Juifs. Il se serait cru lâche de s'écarter de ses coreligionnaires dans de tels périls...

Le R. P. Sertillanges, membre de l'Institut, dans deux brochures sur Bergson, publiées, la première chez Gallimard, la seconde chez Flammarion, a fait une discrète allusion à cette bénédiction et à ces prières du chanoine Lelièvre, répondant à l'ultime désir exprimé par le grand philosophe¹.

Cette note lui ayant été soumise, le R. P. Sertillanges y a répondu par le billet suivant :

« 14 février 1946. Mademoiselle, ce que dit votre notice est parfaitement exact. Je ne puis que le contresigner. — En vous priant de daigner agréer, Mademoiselle, l'hommage de mon respect. »

SERTILLANGES.

LE TÉMOIGNAGE DU P. SERTILLANGES SUR LA PENSÉE RELIGIEUSE DE BERGSON

Dans son petit livre sur *Henri Bergson et le catholicisme*¹, où, analysant *Les deux sources de la morale et de la religion*, il réserve un paragraphe à *L'Eglise*, pp. 100-102, le P. Sertillanges écrit :

« On demandera au philosophe comment il comprend, après le Christ, la communication de son influence parmi les hommes.

Il y a là de l'ambiguïté. Un esprit pénétrant, M. Léon Brunschvicg, comprend qu'« après les Évangiles, les communautés stables, fermées sur soi, ne sont plus que des archaïsmes respectables, des survivances, comme auparavant les élans mystiques de la Grèce et de l'Inde n'étaient que des préparations, des initiations anticipées » (*Nouvelles littéraires*, 2 avril 1932).

Ce parallélisme, qui fait de l'Eglise un paganisme nouveau *parfumé* d'Évangile, est-il dans la pensée des *Deux sources*? Je sais maintenant que non. L'Eglise n'est pas une « société fermée ». On peut appeler de ce nom, conformément à la doctrine bergsonienne, une confession *particulière*, n'ayant de lien proprement social que temporel, et ne sachant pas se dégager des contingences ethniques ou politiques. Mais une société « parfaite », universelle et autonome comme l'Eglise catholique, en pleine continuité avec le Christ, n'a rien de « fermé ». Elle est ouverte à tous les progrès de

¹ Flammarion, 1941, 150 pages.

l'esprit, car en elle l'Esprit travaille, celui qu'elle a hérité du Christ et qui ne tient pas exclusivement aux *personnes*.

L'Eglise est le Christ socialisé, la grâce individuelle du Christ devenue grâce sociale. Dès lors, on doit maintenir pour elle la place prééminente qu'on accorde au Christ dans la religion du monde. Elle est transcendante de la transcendance de son chef, unique de son unicité, divine parce que lui-même, en lui-même, est divin.

A ce dernier égard, j'ai eu la joie d'obtenir de Bergson, comme conclusion d'échanges qui avaient occupé de longues heures au cours de trois journées, la promesse formelle d'ajouter un paragraphe aux *Deux sources*, paragraphe où il ferait état de l'enracinement des mystiques chrétiens dans l'Eglise, et, en conséquence, de l'extension à celle-ci de ce qui est affirmé dans cet ouvrage d'une part des mystiques eux-mêmes, et de l'autre des saints.

Cette belle promesse n'a pas pu être tenue. Au moment de rédiger les précieuses pages, la plume tomba des mains du penseur. Par bonheur, j'ai pu verser au dossier bergsonien un témoignage précis dont on voudra bien, je l'espère, ne pas récuser la valeur ».

Ce témoignage, le P. Sertillanges l'a consigné dans la plaquette : *Avec Henri Bergson*¹, pp. 47-59. On nous permettra de le retranscrire ici :

« Nous voilà revenus à la religion. Au surplus, on a bien senti tout du long planer sa grande ombre.

Henri Bergson accède à la religion par le truchement des mystiques. Mais je ne puis me tenir de lui reprocher d'avoir laissé dans l'équivoque la question de savoir si l'Eglise, continuation du Christ, comme il disait plus haut, est de ce fait une société « ouverte », religieusement parlant, ou bien une société « fermée », ou *refermée*, ne représentant plus, comme l'a entendu M. Léon Brunschvicg, qu'un « archaïsme respectable », une « survivance »².

— L'Eglise catholique, répond Bergson, ne peut pas être une société fermée, puisqu'elle est catholique, c'est-à-dire universelle d'esprit et de tendance. Elle garde par cela seul l'inspiration de son Christ et ne dépend pas de ces conditions ethniques, de ces contingences sociales et politiques qui font les sociétés fermées.

— J'aime à vous entendre parler ainsi. Mais il me reste un scrupule.

— Dites.

— Au fond, je suis lâche. Un scrupule est un petit caillou, et je pense plutôt à un rocher. Vous savez que « Rocher » est le nom imposé par Jésus au chef de son Eglise. Aujourd'hui nous disons Pierre.

¹ Gallimard, 1941, 60 pages.

² *Nouvelles littéraires* du 2 avril 1932.

— Et alors ?

— Alors je constate bien avec tout le monde les choses admirables que vous avez dites des mystiques chrétiens. Mais je vois aussi que vous les envisagez d'une façon exclusivement individuelle, en seul à seul avec leur Dieu.

— Je les ai cependant montrés s'engendrant l'un l'autre, s'appelant et se rejoignant l'un l'autre à travers le temps.

— C'est vrai. Mais cela est inter-individuel, et je parle d'un lien social. Vous avez oublié que les mystiques sont inviscérés, chacun, dans la société spirituelle qui est l'Eglise, dont ils dépendent quant à toute leur activité religieuse, intérieure et extérieure.

— Comment comprenez-vous cette attache, et pourquoi lui attribuez-vous une importance si grande ?

— Les mystiques chrétiens authentiques, autrement dit les saints, se rattachent à l'Eglise par un triple lien : 1^o la foi, parce qu'ils sont des baptisés, et que le baptême est pour nous une incorporation à l'Eglise, un sacrement de la foi ; 2^o l'obéissance, parce que toute société en comporte une et plus que toutes une société de caractère sacré ; 3^o la sacramentalité, qui est un caractère essentiel de l'Eglise, toute fondée sur l'incarnation telle que nous l'entendions tout à l'heure.

— Croyez-vous que les mystiques aient tellement le sentiment de ces choses ?

— Les mystiques tiennent à leurs attaches avec l'Eglise plus qu'à tout ce qui se passe en eux à titre individuel. Ils seraient prêts à renoncer à tout plutôt que de s'isoler soit en esprit, soit en conduite. La preuve, c'est leur inquiétude quand ils ne sentent plus le contact, leur crainte de l'« illusion » dès qu'ils ne sont plus en liaison avec l'autorité. De là le rôle capital du confesseur, même s'il est plus ou moins médiocre. Les saints ont presque tous souffert de leur confesseur, mais aucun n'a rejeté sa gouverne. Voyez Pascal lui-même. C'est le filin qui relie la barque au vaisseau, à la Nef mystique. Quant à la sacramentalité, vous savez que sainte Catherine de Sienne, votre préférée, vivait de l'Eucharistie, même physiquement. Sainte Thérèse ne pouvait en entendre parler sans tomber en extase, et saint Philippe Néri était obligé de plaisanter à la sacristie, avant sa messe, crainte de s'envoler à l'autel et de troubler les fidèles. Tout cela n'est-il pas de grands poids ?

— Si vous vous souvenez, dans les *Deux Sources*, j'ai relevé que les mystiques s'assimilent le plus qu'ils peuvent de leur religion traditionnelle, lui demandent une confirmation et lui empruntent son langage. J'ai seulement ajouté que le mysticisme devait avoir un contenu original, fondé à la source même de la religion et indépendant de ce que la religion doit à la tradition, à la théologie, aux Eglises.

— Là est précisément le litige.

— En quoi cela prête-t-il à litige ?

— En ceci tout d'abord que si l'apport mystique est à coup sûr original, tellement que l'Eglise même entend bien se l'approprier et s'en enrichir, il n'est pas pour cela « indépendant ».

— Pourquoi ?

— Pour la raison même que vous invoquez, à savoir que le mysticisme est puisé à la source de la religion, et que cette source, qui est Dieu, mais Dieu, selon nous, conjoint au Christ, se manifeste par priorité dans la société issue du Christ, et seulement ensuite dans des âmes individuelles.

— Cela fait cependant deux manifestations.

— Oui, mais subordonnées, car l'Esprit du Christ qui se continue dans l'Eglise, comme vous me l'avez accordé, ne peut pas ici et là se détacher de lui-même ; il doit agir en concordance avec lui-même et en ménageant la priorité organique du social sur l'individuel, de l'universel sur le particulier. Si vous ne l'accordiez pas, vous vous rattacheriez aux conceptions protestantes, que vous m'avez dit vous être étrangères.

— Je maintiens ce dernier jugement.

— Dès lors, le seul à seul entre le mystique et Dieu ne peut être qu'un seul à seul apparent, ou, si vous voulez, partiel. Il sous-entend les attaches du mystique avec l'Eglise.

— Qu'entendiez-vous conclure de là ?

— Que la suite de votre texte, dans les *Deux Sources*, pourrait prêter à revision.

— De quelle suite parlez-vous ?

— Vous dites que dans le cas où la révélation mystique ne serait pas indépendante de l'Eglise, de sa foi et de sa théologie, la philosophie n'aurait plus à s'en occuper, car la philosophie « laisse de côté, dites-vous, la révélation qui a une date, les institutions qui l'ont transmise, la foi qui l'accepte ».

— Je me suis en effet exprimé ainsi.

— Mais, mon cher Confrère, la foi qui a une date, c'est la mysticité personnelle du Christ ; il n'y en a pas d'autre. Nous disons seulement que cette mysticité hors pair (cela vous l'accordez) est tellement hors pair qu'elle a un caractère de source. Et elle a ce caractère pour nous parce qu'elle est puisée elle-même à la Source première non par un emprunt particulier et limité, ainsi que les autres, mais avec une plénitude qui tient à cette sorte d'identité ontologique que j'appelais tout à l'heure *unité en la personne, grâce d'union, incarnation*.

— Vous savez que je n'ai pas de méthode pour m'élever à cette théologie.

— Je sais ; mais dût-on laisser cette théologie hors du débat,

dès là qu'on reconnaît dans l'Eglise l'héritage authentique du Christ, le prolongement du Christ, la socialisation du Christ, si je puis dire, et dès là que les mystiques chrétiens sont en tout dans la dépendance de l'Eglise, il n'y a pas de raison pour faire un sort à part, philosophiquement, à l'un ou l'autre de ces trois termes : les mystiques, le Christ, l'Eglise. Ce que vous dites philosophiquement des mystiques, ce que vous dites philosophiquement du Christ, premier des mystiques, vous pouvez et devez le dire ce me semble, de l'Eglise dans son tout ; car c'est elle qui est le courant dont le Christ est la source et dont chaque mystique particulier n'est qu'un ruisseau.

— C'est important, je le reconnais.

— C'est important non seulement en soi-même, mais à titre de conséquence pour la vie morale du monde et par suite, comme nous en convenons tout à l'heure, pour la civilisation. Le Christ a apporté la loi de vie dont nous subsistons ; mais si cette loi n'était inscrite que dans un livre, il en serait comme du *Manuel* d'Epictète ou des *Pensées* de Marc-Aurèle. Quelle est leur action ?

Le Christ agit historiquement par l'Eglise. Son Evangile est socialisé, et c'est ce qui en fait l'efficace.

— De cela je ne doute en aucune façon.

— Je m'appuie précisément sur vous-même, mon cher Maître. Si la civilisation est fondée comme vous le croyez sur la morale chrétienne, elle est fondée sur l'Eglise. L'Eglise disparaissant ou s'affaiblissant, ou se voyant rejetée des masses, il n'y a pas à espérer que la morale chrétienne se maintienne agissante, et, n'agissant pas, elle sera bientôt reniée, même théoriquement.

— Croyez-vous ?

— N'est-ce pas déjà ce que l'on voit ? Quand on parle à M. Belot de la morale évangélique, il demande : laquelle ? Il prétend qu'il y en a deux. Un peu plus tard on dira qu'il n'y en a pas, ou qu'elle ne compte pas. Dès lors, c'en sera fait du rayonnement de l'Evangile dans la société. Notre civilisation, c'est le Christ comme point de départ, l'Eglise comme foyer de rayonnement, et toute son influence extérieure comme atmosphère. Si le foyer s'éteint, ou si les libertés se refusent à son rayonnement, quel appauvrissement pour le monde !

— C'est très, très important.

— Vous m'avez promis, mon cher Maître, que si vous aviez occasion de dire ces choses, vous les diriez.

— L'occasion en pourrait être une des fréquentes réimpressions des *Deux Sources*.

— Ce serait une occasion bien opportune en ce temps de recueillement et de reconstruction française.

— En général, je n'aime pas à faire de modifications ou d'addi-

tions à mes ouvrages ; car je les mûris longuement avant de prendre la plume, et ensuite j'écris d'un jet. Mais ceci est tellement important que je vous promets d'en faire état à ma manière, je veux dire sans sortir de l'ordre philosophique, comme je me le suis immuablement prescrit.

— Une note écrite vous serait-elle utile pour cela ?

— Je crois bien être sûr de me souvenir ; mais si vous n'avez rien de plus pressant à faire...

— Vous pensez si je serai heureux et fier de n'avoir pas été étranger à un tel espoir !

Sur ces paroles, je prends congé, disant encore au cher philosophe dont l'amitié et la droiture émouvante m'ont profondément remué le cœur :

— Mon cher Confrère, nous sommes beaucoup à prier pour vous. Et nous espérons aussi prier avec vous ; car un homme qui parle comme vous le faites des choses de Dieu et des grandes âmes est évidemment un homme qui prie.

— Vous êtes bon. Vous m'avez fait du bien.

Ce sont les dernières paroles que je devais entendre d'Henri Bergson. Elles me restent comme une douceur.

Au lieu d'une note, je lui en envoyai deux, à courte distance l'une de l'autre. Il put en prendre connaissance, je le sais. Son entourage me dit qu'il essaya plusieurs fois de me répondre, mais que la plume lui tomba des mains. Une congestion pulmonaire l'avait saisi, qui devint tout de suite très grave. Il s'éteignit doucement, sans souffrance, sans se rendre compte de son état, après trois jours seulement. Mes notes, retrouvées sur son bureau, m'ont été retournées. On en trouvera ci-dessus la substance, qu'elles étaient destinées à fixer.

Durant ce temps, je m'inquiétais peu à peu de son silence ; mais avant que je me fusse décidé à m'informer, j'appris qu'il n'était plus.

De source sûre, j'ai appris qu'il avait souhaité le baptême et ne l'avait différé, dans la délicatesse de son cœur, qu'en raison des circonstances qui auraient pu faire croire de sa part à une palinodie. Je le reconnais bien là ! En tout cas, la prière de l'Eglise n'a pas manqué à sa tombe, et nous savons qu'il y a un *baptême de désir*.

Je ne doute pas que Dieu ait cette âme.

Le 11 mai 1944, Albert Béguin et Pierre Thévenaz signaient l'Avant-Propos d'un recueil : *Henri Bergson, Essais et témoignages inédits*¹ contenant une étude du P. Sertillanges sur *Bergson apologiste*, où on lit, p. 71 :

¹ La Baconnière, Neuchâtel, 380 pages.

« Il me resterait à faire état d'ultimes confidences dont voulut bien me gratifier, cinq heures durant, quelques semaines avant sa mort, mon confrère vénéré, alors dans toute la lucidité de sa grande intelligence. Comme le tout est inscrit dans la brochure ci-dessus citée : *Avec Henri Bergson*, il n'y a pas lieu de m'y arrêter ici. Je tiens à dire seulement que son évolution était si radicale qu'il sentait le besoin de se rattacher non seulement au Christ et aux saints, mais à l'Eglise. Il devait à cet effet ajouter un paragraphe aux *Deux sources*, paragraphe dont la brochure susdite indique la substance.

Je n'ai su que depuis, tant la discrétion de cet homme de bien était parfaite, qu'il avait résolu dès lors de recevoir le baptême ; qu'il en avait désigné le ministre, de qui je le tiens, et qu'il ne l'avait différé que pour des raisons transitoires, où la délicatesse de son cœur avait seule parlé.

Un tel fait, concernant un génie philosophique indiscuté et d'un scrupule intellectuel attesté par toute une longue existence, passera sans doute pour présenter une valeur apologétique propre, comparable à celle qui émane des affirmations et de leur preuve, peut-être supérieure.

Aux yeux de beaucoup, une vie pèse plus qu'une pensée. Le spectacle d'une vie intellectuelle toute donnée à la vérité et qui, partant de zéro, on peut le dire, puisque c'est d'un spencérisme sans spiritualité et sans vertu, s'avance d'étape en étape, sans jamais l'avoir cherché, mue seulement par l'exigence des problèmes et les enchaînements successifs de leurs solutions, jusqu'aux confins de la foi catholique et jusqu'à la consécration du baptême, c'est comme la vue d'un courant puissant, accusant la déclivité des vallées et l'attrance de l'Océan ».

Ces derniers mots : *jusqu'à la consécration du baptême* pouvaient prêter à malentendu et apporter une confirmation au bruit qui se répandait partout, en cette époque où les témoignages oraux étaient nos plus sûrs et souvent nos seuls moyens de communication, que Henri Bergson aurait reçu effectivement le baptême. Le P. Sertillanges avait-il reçu de nouvelles informations ? C'est alors que pour ne pas laisser s'accréditer une erreur, je pris sur moi de lui écrire. Voici sa réponse :

17 mai 1947

Cher Monsieur l'abbé

Je réponds bien volontiers à vos questions ; il n'y a nulle indiscretion à ce que je vous dise ce que je sais.

1. J'ignore la date à laquelle fut rédigé le testament, je ne l'ai

connu qu'après la mort de Bergson, par la communication que m'en a faite son neveu M. Flori Delattre, professeur à la Sorbonne.

2. Le propos du baptême est antérieur à la demande de prières posthumes, celles-ci n'étant qu'un pis-aller, une fois prise la résolution de s'abstenir d'un geste extérieur de conversion, crainte de paraître faire une palinodie et crainte d'attrister, de choquer des coreligionnaires malheureux. Il n'est donc pas question du baptême *in extremis*, mais 1° d'un projet de baptême normal qui n'a pas abouti pour la raison susdite ; 2° de la demande quasi compensatrice de prières posthumes, dont l'abbé Lelièvre s'est chargé à la demande de M^{me} Bergson et avec la permission de l'Archevêché. Je puis ajouter qu'à l'Archevêché, Mgr Chaptal, évêque auxiliaire, m'a dit à moi-même qu'il estimait encore plus Bergson du fait de son abstention, étant donné le sentiment qui l'avait retenu.

3. Il est bien évident d'après cela que Bergson n'a jamais été effectivement baptisé, comme l'a affirmé d'Amérique Raïssa Maritain. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour empêcher la diffusion de cette erreur ; mais l'éditeur du volume de *Souvenirs* n'a pas cru devoir corriger un texte à lui soumis. Quand j'ai parlé, p. 71, de la *consécration du baptême*, il s'agissait de l'évolution de la pensée de Bergson, non du fait même, comme l'indique (peut-être trop peu clairement !) le contexte.

Tout mon meilleur souvenir...

FR. A. D. SERTILLANGES, O. P.

BERGSON ET MARITAIN

Le recueil de témoignages édité à La Baconnière contient quelques pages de *Souvenirs*, datés de New York, 7 janvier 1941, de Raïssa Maritain, dont voici les dernières lignes, p. 138 :

« Je me décidai à lui faire une visite, ce devait être en 1936 ou 1937.

Je revis avec une émotion indicible ce maître de mes jeunes années. Son fin visage n'avait guère changé. Ses yeux d'un bleu de faïence étaient toujours aussi clairs. Et il y avait autour de lui une aura de sagesse et de sérénité qui inspirait la vénération. De nouveau je me sentis toute petite devant lui, comme au temps du Collège de France. Mais lui, supprimant les distances, me dit tout à coup, sans autre préambule : « Est-ce que pour vous aussi *cela* a commencé par Plotin ? » Cela, c'était notre conversion au catholicisme, qu'il connaissait bien. Pouvaient-ils plus clairement me dire que *cela* avait commencé pour lui aussi de cette façon, et que son enquête religieuse, sa quête mystique avaient débuté par Plotin ?

Il me parla de Jacques, de ses travaux. Il me dit : « Vous savez, lorsque votre mari opposait ma philosophie *de fait* à ma philosophie *d'intention*, comme contenant certaines virtualités non développées, il avait raison ». Et il continua, pendant que mon cœur se remplissait de reconnaissance et d'admiration : « Depuis, nous avons marché l'un vers l'autre, et nous nous sommes rencontrés au milieu du chemin ». Et je pensai qu'ils s'étaient rencontrés dans le Christ, qui est la Voie, comme il est la Vérité.

Nous lui fîmes encore quelques visites, Jacques et moi. A plusieurs reprises il nous dit : « Tout ce qui s'est fait de bien dans le monde, depuis le Christ, et tout bien qui se fera — s'il s'en fait encore — aura été fait et se fera par le christianisme ».

Il nous dit un jour que certains Juifs convertis au catholicisme affirment qu'ils y trouvent l'accomplissement du judaïsme, « et cela est vrai ». « D'autres hésitent à entrer dans l'Eglise, à cause de la persécution que les Juifs souffrent aujourd'hui ». Et nous comprenions que lui-même il hésitait encore par amour des siens.

Et lorsqu'enfin cet été nous eûmes l'assurance qu'il était baptisé, nous ne fûmes nullement étonnés qu'on nous demandât en même temps de garder la chose secrète de son vivant. »

Seule cette dernière phrase est à supprimer.

Dans *Avec Henri Bergson*, du P. Sertillanges, on trouve les lignes suivantes :

« La mise à l'index de trois de ses ouvrages ne l'a pas affecté. Il a compris que leur caractère incomplet, effet de leur méthode, pouvait les faire juger dangereux aux croyants.

— Etes-vous content des hommes religieux ?

— Les Dominicains m'ont été bienveillants. Les Jésuites, un peu divisés. Le P. de Tonquédec un peu âpre ; le P. de Romeyer, au contraire, très chaleureux.

— Et Jacques Maritain ?

— Méconnaissance un peu pénible ; mais je ne lui en veux pas, d'abord pour nos excellents rapports d'autrefois, et puis il écrit bien, c'est si rare ! et qu'une belle page soit écrite contre moi, cela ne m'empêche pas de la goûter ».

La raison pour laquelle Maritain devait s'arracher un jour, comme par violence, à la doctrine de l'*Evolution créatrice*, qui avait d'abord été pour lui libératrice, Bergson en effet — ni Péguy —, ne pouvait pas la comprendre. Il ne s'agissait pas d'une évolution par laquelle un disciple tente de se distancer progressivement de son maître. Il s'agis-

sait d'un bouleversement intérieur, d'un impératif venu d'au-delà de la sphère des philosophes, d'une inéludable descente « de cette parole de Dieu efficace et plus incisive qu'aucun glaive à deux tranchants, qui pénètre jusqu'au point de division de l'âme et de l'esprit, des moëlle et des articulations » (Hébr., iv, 12). Voici en quels termes Maritain s'en est expliqué dans la *Préface à la seconde édition de La Philosophie bergsonienne*¹ :

« C'est en 1908 — tandis que nous délibérions dans la campagne avoisinant Heidelberg, si nous pouvions accorder la critique bergsonienne du concept et les formules du dogme révélé, que l'irréductible conflit entre les énoncés « conceptuels » de la foi théologique qui avait récemment dessillé nos yeux, et la doctrine philosophique pour laquelle nous nous étions passionnés pendant nos années d'études, et à laquelle nous devions d'avoir été délivré des idoles matérialistes, nous apparut comme un de ces faits trop certains dont l'âme, à peine a-t-elle commencé de se les avouer, sait aussitôt qu'elle ne leur échappera pas. L'effort obscurément poursuivi pendant des mois pour réaliser une conciliation à laquelle tendaient tous nos désirs aboutissait soudain à cette constatation irrécusable. Il fallait choisir ; il est clair qu'on ne pouvait choisir que pour l'Infaillible, et donc avouer que tout le travail philosophique auquel on s'était complu était à recommencer. Puisque Dieu nous propose dans des concepts et des propositions conceptuelles (qui nous arrivent toutes ruisselantes du sang des martyrs, au temps de l'arianisme on savait mourir à cause d'un iota) les vérités les plus transcendantes et les plus inaccessibles à notre raison, la vérité même de sa vie divine, son abîme à lui, c'est donc que le concept n'est pas un simple instrument pratique incapable à lui seul de transmettre le réel à notre esprit, bon à morceler artificiellement des continuités ineffables, et qui laisse fuir l'absolu comme l'eau à travers un filet ; grâce à cette merveille naturelle de force et de légèreté qu'est l'intellection analogique, jetée d'un bord à l'autre, et qui rend notre connaissance capable de l'infini, le concept, divinement élaboré dans la formule dogmatique, tient sans le limiter et fait descendre en nous, en miroir et en énigme, mais aussi en toute vérité, le mystère même de la Dêité, qui se prononce elle-même éternellement dans le Verbe incréé, et s'est racontée dans le temps et en langage humain par le Verbe incarné. Alors il faut bien penser qu'il y a eu, au principe du combat bergsonien contre la raison charnelle, quelque méprise fondamentale ; on a fait du concept le véhicule normal du rationalisme, voilà l'erreur mortelle ; on a confondu l'affirmation de la valeur

¹ Paris, Rivière, 1930, pp. xiv-xvi.

ontologique de l'intelligence et de ses énoncés avec l'impuissance d'un intellect stérile ambitieux de soumettre toutes choses à son niveau. Cela nous l'avons appris d'une façon trop certaine pour l'oublier jamais. Qu'on essaie tous les accommodements que l'on voudra, on peut toujours obtenir des conciliations dans les mots, des apaisements diplomatiques : ceux qui ont connu l'antinomie réelle ne s'en contenteront pas. A ce moment nous n'avions pas encore fréquenté saint Thomas. C'est sur l'indestructible vérité des objets présentés par la foi que la réflexion philosophique s'appuyait en nous pour restaurer l'ordre naturel lui-même de l'intelligence à l'être, et pour reconnaître la portée ontologique du travail de la raison. En nous affirmant dès lors à nous-même, sans chicane ni diminution, l'authentique valeur de réalité de nos instruments humains de connaissance, nous étions déjà thomiste sans le savoir. Lorsque, quelques mois plus tard, nous allions rencontrer la *Somme théologique*, nous n'opposerions pas d'obstacle à son flot lumineux.

... C'était l'époque où beaucoup de jeunes prêtres n'avaient à la bouche que le devenir et l'immanence, la transformation évolutive des expressions de la foi, la prismatisation de l'ineffable à travers des formules dogmatiques toujours provisoires et déficientes, les méfaits de toute connaissance abstraite, l'impuissance de la raison « conceptuelle » ou « notionnelle » à établir les vérités suprêmes d'ordre naturel, le caractère idolâtrique, superstitieux (et surtout suranné) du principe de contradiction. Une génération courageuse, intellectuellement désarmée, et qui sentait peser sur elle une catastrophe imminente, cherchait en hâte dans le pragmatisme un moyen de ressaisir tant bien que mal les réalités de vie dont une éducation attentive l'avait soigneusement privée. Elle n'apercevait de salut, et d'organe de vérité, que dans l'action. Le mépris de l'intelligence passait pour le commencement de la sagesse, et devenait axiomatique.

L'ouvrage de Jacques Maritain, intitulé *De Bergson à Thomas d'Acquin, Essais de métaphysique et de morale*¹, s'ouvre par deux études consacrées à Bergson. Trente ans se sont écoulés depuis la 1^{re} édition de *La philosophie bergsonienne*, où l'auteur écrivait : « Vous entrevoyez l'existence d'un Dieu personnel. Ce n'est pas le Dieu des savants ; c'est un Dieu vivant et agissant, c'est le Dieu de tout l'homme. Pouvez-vous continuer de traiter avec lui comme un théoricien avec son idée, et non comme un homme avec son Seigneur ? » Bien des choses ont changé depuis :

¹ Editions de la Maison Française, New York, 1944, 272 pages.

« Comment donc, après tant d'années, ne verrais-je pas dans les récents développements de la philosophie de Bergson une réponse à l'anxieuse interrogation que j'élevais alors ? Ce maître qui m'avait éveillé au désir métaphysique — et dont ensuite j'avais critiqué la doctrine, par amour du vrai, il le savait bien —, a eu la générosité de ne pas me tenir rigueur de ces critiques, qui atteignaient pourtant ce qu'un philosophe a de plus cher, ses idées. Quelques années avant sa mort il écrivait qu'ayant peu fréquenté saint Thomas, il s'était néanmoins, chaque fois qu'il avait rencontré un texte de lui sur son chemin, trouvé d'accord avec lui ; et qu'il admettait fort bien qu'on situât sa philosophie dans le prolongement de celle de saint Thomas¹. Je ne dis pas cela avec je ne sais quelle prétention ridicule d'annexer Bergson au thomisme. Mais parce que lui-même il voulait bien penser que je n'avais pas eu tort de dire que sa philosophie contenait certaines virtualités non développées encore ; et parce qu'il est arrivé qu'ainsi, à la fin, nous nous sommes retrouvés en quelque sorte au milieu de la route, chacun ayant cheminé sans s'en apercevoir de manière à se rapprocher de l'autre : lui, vers ceux-là qui seuls représentent sans la trahir la foi à laquelle j'appartiens ; moi, vers une compréhension un peu moins déficiente du travail humain de ceux qui cherchent sans avoir encore trouvé.

Charles du Bos a parlé un jour de l'espèce d'euphorie à laquelle risque de se laisser aller une intelligence *trop heureuse d'avoir raison*. Il y a trente ans je savais bien que ce n'était pas moi, mais la longue tradition de sagesse dont Thomas d'Acquin est le grand Docteur, qui avait raison contre le système métaphysique de Bergson. Mais je ne savais pas encore que si l'on n'a jamais trop raison, c'est cependant un si grand privilège, et si immérité, qu'il convient toujours de s'en excuser. C'est une politesse à rendre à la vérité », pp. 85-86.

C'est « sans s'en apercevoir » que le maître, et le disciple qui s'en était séparé, se sont rapprochés l'un de l'autre, car c'est sur un plan transphilosophique. Ce n'est pas sur le plan philosophique. Si Bergson, avait pu rejoindre pleinement l'Eglise, s'il avait eu le temps de s'ouvrir à sa paix intérieure et à sa constance, à sa lumière, aurait-il pu lui-

¹ « Je ne connais pas assez, malheureusement, la philosophie de saint Thomas prise dans son ensemble pour pouvoir dire moi-même jusqu'à quel point ma pensée est dans le prolongement de la sienne. Mais ce qui est certain, c'est que, lorsque j'ai dû approfondir tel ou tel point particulier de cette philosophie, je me suis trouvé en présence d'idées dont je pouvais accepter l'essentiel, quitte à tenir compte, naturellement, du développement scientifique qui avait eu lieu dans l'intervalle ». *Lettre de Bergson au P. Gorce*, datée de Vevey, 16 août 1935.

même considérer les affirmations de l'*Evolution créatrice* et même toutes celles des *Deux sources* comme définitives ? Ou les aurait-il regardées autrement que comme la passerelle qui donne accès sur le pont du navire ? Un autre travail alors aurait pu se concevoir — mais trop long sans doute pour une vie philosophique déjà si bien remplie, et Dieu ne le lui aurait pas demandé —, entrepris sous l'éclairage d'une expérience nouvelle et supérieure, pour redescendre vers les humbles choses humaines, marquer comment s'articulent en elles, sans se confondre ni s'entredétruire, la foi et la raison, la grâce et la nature, et retrouver peu à peu les voies de l'ancienne sagesse des Docteurs chrétiens.

CHARLES JOURNET

Le « Salut par les Juifs »¹

Eprouvez toutes choses, retenant ce qui est bon. I Thess., v, 21.

Pourrions-nous sans ingratitude ne pas nous retourner une dernière fois vers « le plus considérable » des livres de Bloy, vers sa « paraphrase » du chapitre XI de l'Épître aux Romains par laquelle il voulait porter « le témoignage chrétien le plus énergique et le plus pressant en faveur de la Race aînée » et « honorer le monde juif au delà de toute espérance ?² »

I. POUR COMPRENDRE LE « SALUT PAR LES JUIFS »

1. « Le *Salut* vient des *Juifs* » (Jean, iv, 22). Si Bloy, ébloui par le rapprochement de ces deux mots qui recouvrent deux mystères, deux abîmes inégaux, l'un le mystère de la destinée suprême de tout l'univers, l'autre le mystère secondaire et en quelque sorte instrumental d'un petit peuple, s'attache à scruter le témoignage porté par le Sauveur, il nous paraît, nous l'avons dit, que son ambition soit moins encore de s'arrêter au mystère propre d'Israël que d'y chercher comme une avenue, comme une voie moins pratiquée, capable de faire pénétrer ses lecteurs dans les profondeurs du plus fascinant de tous les drames, celui d'un Dieu qui meurt sur une croix pour la rédemption du monde, ou plutôt de les jeter pantelants sur les conséquences ultimes de ce drame, dont l'imminence, à ses yeux certaine, ne cesse de soulever son désir, et qui doivent coïncider, suivant lui, avec la conversion finale d'Israël.

¹ Ce sont les pages 401-416 et 428-434 de notre livre *Destinées d'Israël*, épuisé, que nous pensons utile de remettre en circulation tandis que les antisémites recommencent à s'agiter. Nous les faisons suivre de quelques pages *A la gloire de Léon Bloy*.

² Préface de la seconde édition. Elle est de 1905, et le livre, de 1892.

Sans doute ce sont les humbles vérités du catéchisme, trop sublimes pour être entendues des « sages » et des « prudents », qu'il commencera par crier au monde dans la fulgurante splendeur coutumière de son style. Mais il ne désespère pas de découvrir à nos regards quelques aspects encore voilés de l'insondable vérité traditionnelle, et de distribuer, à ceux qui, nourris d'exégèses affadies, « meurent de faim dans les étables du Pasteur ¹ », une viande peu connue mais substantielle. Aussi la parole du Sauveur sur le « Salut qui vient des Juifs », que les théologiens et les explicateurs auraient, selon lui, « écartée respectueusement » comme « gênante », mais qui « subsiste, malgré tout, en sa force mystérieuse », lui paraît-elle « ressembler à quelque gemme très sombre, d'un troublant éclat, rendue plus inestimable par l'inattention téméraire des économes ou des contrôleurs de la Foi ² ».

Quoi de plus heureux, pour un théologien, que l'invitation d'un de ses frères dans la foi à regarder plus avant dans le mystère, fût-il « gênant », d'une des paroles de notre commun Sauveur ?

2. Le salut vient des Juifs, tout d'abord et par-dessus tout, *parce que Jésus a été de race juive*, et parce que, lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils « né de la descendance de David selon la chair » (Rom., I, 3), crucifié comme Roi des Juifs, pour la rédemption du monde entier. Cette seule raison contient et efface toutes les autres.

Pourquoi le Verbe a-t-il choisi, pour s'incarner, ce petit peuple, de préférence à d'autres, plus brillants ou, au contraire, plus obscurs ? ³ C'est son secret impénétrable et adorable. On ne peut risquer ici que des conjectures ; et Bloy ne s'y est point essayé ⁴.

¹ Chap. XIII.

² Chap. I.

³ Pourquoi a-t-il, selon le mot de Bloy, « employé toute une éternité préalable à convoiter cette extraction » ? chap. III.

⁴ N. BERDIAEV note que la révélation chrétienne « correspond à la nature la plus élémentaire et la plus simple. En effet, les apôtres n'étaient pas des hommes d'une culture supérieure, mais des pêcheurs ordinaires... C'est précisément la nature humaine simple, ordinaire, qui était destinée à entendre le Verbe, à contempler la révélation de la lumière divine. Il vaut la peine d'insister sur cette élémentarisation sociale du sujet religieux, car elle a eu une portée universelle incalculable. Elle a indiqué que le chemin du salut est accessible à tous les hommes, qu'il n'est plus l'apanage des seuls initiés, que l'aristocratie des mystères anciens est abolie. C'est ainsi que les influences sociales et civilisatrices ont joué un rôle minime dans l'enfantement du christianisme ». La culture, qui viendra avec Paul et ultérieurement, ne sera cependant pas inutile ni prosaïque, car l'homme « doit accueillir la vérité de la révélation... non seulement avec la

D'une manière dérivée, le salut vient des Juifs, c'est-à-dire de l'Israël de l'attente, *des patriarches et des prophètes*, parce qu'à eux appartiennent « l'adoption, et la gloire, et les alliances, et la loi, et le culte, et les promesses, et les patriarches de qui est issu selon la chair le Christ, qui est, au-dessus de toutes choses, Dieu béni dans les siècles » (Rom., IX, 4-5).

D'une autre manière, elle aussi dérivée, le salut vient des Juifs, c'est-à-dire *de la Vierge et des apôtres*, parce qu'il s'est trouvé dans Israël une « réserve », un « reste », par élection de grâce, pour transférer les trésors permanents de la loi ancienne au sein de la loi nouvelle, et pour donner à l'Eglise un cœur où prendraient naissance ses premiers battements : « Tous, dans un même esprit, persévéraient dans la prière, avec quelques femmes et Marie, mère de Jésus, et ses frères » (Act., I, 14).

De ces trois significations distinctes mais liées et ordonnées entre elles de la parole du Sauveur sur le salut qui vient des Juifs, seules la seconde, concernant les patriarches, et la première, concernant le Messie lui-même, pouvaient être saisies par la Samaritaine et éclairer ses doutes immédiats ; d'une part, en effet, elle hésitait entre la tradition samaritaine du Garizim et la tradition juive de Jérusalem ; et d'autre part elle attendait la venue imminente du Messie, qui révélerait toutes choses.

Ces trois significations n'ont pas échappé à Bloy. On les trouve disséminées dans son livre. Toutefois il n'essaie pas de les illustrer de quelque clarté nouvelle.

Nous sommes plutôt surpris de constater une lacune assez étrange. A nos yeux, le salut vient des Juifs parce que leurs patriarches et leurs prophètes ont annoncé et préparé le Royaume messianique ; parce que

simplicité dde son cœur, mais avec toute la complexité de son intelligence ». Feuille Centrale de Zofingue, 1936, n° 3, pp. 189 et 191.

Dans *Science et Sagesse*, Paris, 1935, p. 22, J. MARITAIN écrit : « Mais comment le chrétien aborderait-il cette question (de la pensée hindoue) sans se demander aussi, pourquoi un tel monde, si merveilleusement doué, du côté des dispositions naturelles, pour la contemplation et pour la *meilleure part*, est resté si longtemps à l'écart de la révélation explicite du Verbe divin ? Est-il permis de penser que là aussi Dieu a préféré choisir d'abord *infirmi mundi*, et déverser d'abord la prédication évangélique sur nous autres barbares actifs de l'Occident, destructeurs et héritiers de l'Empire romain plutôt que sur des cultures trop riches et trop luxuriantes, qui sous l'activation du ferment révélé auraient pu risquer de livrer le dépôt surnaturel aux proliférations d'un intellectualisme discordant ? L'expérience de la gnose néoplatonicienne et de la théologie byzantine n'est pas pour infirmer cette manière de concevoir le problème Orient-Occident ».

Jésus est venu au milieu d'eux, Roi crucifié, pour instaurer ce Royaume ; parce que les apôtres et les disciples, dès le jour de Pentecôte, ont prêché ce Royaume ; en un mot, le salut vient des Juifs parce que chez eux a été préparé, fondé, promulgué le Royaume messianique. Israël, peuple du salut, nous apparaît ainsi caractérisé par son ordre au Royaume attendu, puis fondé, puis diffusé, puis aussi, hélas, refusé. Or, voici que la préoccupation du Royaume, de sa préparation, de son développement, de sa nature, qui remplit l'Écriture, qui remplit aussi les *Pensées* de Pascal, est quasi absente du *Salut par les Juifs*, et Bloy semble y soutenir la gageure de vouloir définir le peuple juif indépendamment de son espérance messianique. Mais c'est bien Pascal ici qui a raison. Et Bloy ne pourra compenser cette prétérition qu'en déployant les extraordinaires ressources de son intuition poétique.

On pourrait dire que les grandes prophéties révélées intéressent Bloy, moins dans la mesure où elles sont destinées à se réaliser *dans l'histoire*, que dans la mesure où elles annoncent la *catastrophe* de l'histoire. Ce qui fait même de lui un écrivain si puissamment « actuel », si étonnamment prophétique, c'est précisément que la catastrophe du monde, avec ses guerres et ses famines, ses pestes et ses tremblements de terre, ses faux christs et ses faux prophètes, et par-dessus tout la prodigieuse explosion divine de la Justice et de l'Amour, est comme engagée d'avance dans chacun des événements contemporains, qu'elle est sous-jacente en quelque sorte à toute la trame de l'histoire, et qu'il est possible de la reconnaître, sans cesse active, sous la toile frêle et mouvante du temps.

Il semble que nous touchions ici le fond de la préoccupation de Bloy. Ce qu'il ambitionne, c'est de brûler en quelque sorte l'étape par laquelle les révélations bibliques s'acheminent en les préfigurant vers le drame du Calvaire et vers l'instauration de l'Eglise, laquelle est le Royaume de Dieu *à l'intérieur du temps* : une pareille étape est bien longue à parcourir, il faut beaucoup de préparation, pour en préciser minutieusement les divers moments, et surtout elle ne débouche pas immédiatement sur le seul drame capable de combler l'attente de Bloy, le drame de la fin du monde. L'impatience de son désir le pousse à se jeter afin de lui dérober son secret, sur l'histoire universelle pour autant qu'elle est préfiguratrice de *l'écroulement du temps* et de l'entrée dans l'éternité. Et ce qu'il demande à la révélation biblique, à la prophétie juive c'est moins encore de lui livrer sa signification *propre* et

directe, que de lui fournir un moyen d'investigation, un symbolisme, une *clef* qui lui permette de délivrer le sens eschatologique et catastrophique caché dans chacun des événements de l'histoire :

L'histoire d'une multitude de siècles est devant nous comme une pauvresse qui va mourir d'inanition sans avoir pu se faire comprendre. Le Symbolisme qui était sa langue depuis toujours, va disparaître avec elle, sans qu'aucune intelligence humaine ait obtenu de la déchiffrer. Tout ce qu'il est possible de deviner ou de croire, c'est que l'*histoire universelle* — si vainement lue par Bossuet ! — est une préfiguration mystérieuse et prophétique du Drame de Dieu, analogue certainement à l'ensemble des images préfiguratrices qui constituent la *Révélation biblique*, impénétrable jusqu'à la grand'messe du Calvaire ; mais avec cette différence que la prophétie juive concernait la Rédemption et que la prophétie *universelle* de l'histoire concerne l'*accomplissement* de la Rédemption par l'avènement triomphal de l'Esprit Saint ¹.

Le pire reproche qu'il faille adresser au commun des hommes est de ne pas supporter le voisinage de la Cause première et de l'Incréé. Mais le reproche que mérite Bloy serait au contraire de ne pas supporter la lenteur du temps ni l'enchaînement des causes secondes ni les limites du créé. Pourtant c'est le Dieu éternel, tout-puissant et infini qui a lui-même créé le temps et le monde, et il les supporte sans impatience, avec un grand amour. Il y fait éclore son Eglise, qui est déjà, bien avant la fin du monde, son Royaume des derniers temps.

3. Il y avait cependant, à la parole adressée par le Sauveur à la Samaritaine, une quatrième signification, que devait révéler plus tard l'apôtre saint Paul. De ce nouveau point de vue, le salut devait venir des Juifs non point en raison de la naissance juive du Messie, ni en raison de la préparation des patriarches, ni en raison de la fidélité de ce « reste » d'Israël dont est fait le cœur de l'Eglise. Par le plus étrange détour, *le salut devait venir des Juifs en raison même de leur rébellion et de ce qui s'ensuivrait*.

Le salut, précise l'apôtre, vient de ces Juifs rebelles, de deux manières.

Tout d'abord, en raison même de leur *endurcissement*, parce que « grâce à leur chute le salut est parvenu aux Gentils » (Rom., xi, 11) ; parce que « leur chute est la richesse du monde, et leur déchéance la richesse des nations » (12) ; parce que « leur rejet est la réconciliation du monde » (15) ; parce que des rameaux ont été retranchés afin que nous soyons entés à leur place (19).

Ensuite et plus tard, en raison de leur future *conversion*, qui portera

¹ Dans les ténèbres, cf. *Choix de textes*, par Albert Béguin, p. 92. Souligné par nous.

ici-bas le salut jusqu'à son point suprême : « Que ne sera pas leur plénitude ? » (12) ; « que sera leur réintégration, sinon une résurrection d'entre les morts ? » (15).

4. De ces deux révélations de Paul, la plus paradoxale est sans doute la première.

Les théologiens et les explicateurs du moyen âge n'ont pourtant pas craint de la regarder en face. Ils ont rempli les colonnes de leurs commentaires, de considérations inspirées du grand maître en ces matières, de saint Augustin, en vue de montrer en quel sens il était possible de dire que la chute des Juifs avait été, ou même était encore, avantageuse : « *casum Judaeorum fuisse utilem* ¹ ». Ce sont eux qui ont transmis à Bossuet et à Pascal la problématisation augustinienne de la question juive. Et certes, cette problématisation ne nous apparaît plus comme étant de tout point irréprochable. Elle doit être aujourd'hui éprouvée, reprise et parfois refondue : le respect dû au génie de son auteur comme à la parfaite droiture de ceux qui l'ont mise en œuvre l'exige impérieusement. Mais que nous dit Bloy sur ce paradoxe paulinien de l'utilité de la chute des Juifs ? Qu'a-t-il vu à ce propos dans l'évangélique « gemme très sombre, d'un troublant éclat, rendue plus inestimable par l'inattention téméraire des économistes ou des contrôleurs de la Foi ? » Rien ! il n'en parle pas ².

5. C'est de la seconde révélation de saint Paul qu'il tentera de nourrir son livre : le salut — celui que l'apôtre appelle une « résurrection » d'entre les morts — viendra des Juifs, puisqu'il sera lié à leur future réhabilitation.

Mais il y a deux interprétations des mots : « Que sera leur réintégration, sinon une résurrection d'entre les morts ? »

¹ Voici, selon saint THOMAS, in *Rom.*, XI, 11, les biens consécutifs à la chute des Juifs : 1° la crucifixion occasionne la Rédemption ; 2° leur hostilité détourne les apôtres vers les Gentils ; 3° leur dispersion a) divulgue parmi les Gentils des prophéties au-dessus de tout soupçon, b) porte la doctrine monothéiste au milieu des Gentils, c) les met en état d'imiter un jour, par émulation, la foi des chrétiens de la Gentilité.

² Je ne vois qu'un mot, mais dans *Le sang du Pauvre*, p. 201 : « Leur crime, dit saint Paul, a été le salut des nations. Quel peuple inouï est donc celui-là à qui Dieu demande la permission de sauver le genre humain, après lui avoir emprunté sa chair pour mieux souffrir ? Est-ce à dire que sa Passion ne le contenterait pas, si elle ne lui était pas infligée par son bien-aimé et que tout autre sang que celui qu'il tient d'Abraham ne serait pas efficace pour laver les péchés du monde ? »

La première est « historique » : la réintégration d'Israël provoquera, dans le *cours* même de l'histoire, une résurrection de la vie chrétienne, une épiphanie de la catholicité de l'Eglise.

La seconde est « catastrophique » : la réintégration d'Israël sera le signal de la *fin* de l'histoire, du jugement dernier, de la résurrection des morts.

Nous avons choisi la première, Bloy la seconde. Il ne l'a pas inventée. Elle était, du moins jusqu'à ces derniers temps, la plus répandue, la plus banale.

6. Qu'importe ! Bloy tient maintenant son trésor. Il est ce marchand ayant trouvé la gemme de son désir. Jusqu'alors cette gemme était restée mystérieuse, sans doute, mais limpide et claire. Mais Bloy va la colorer des feux, des sombres feux de sa passion.

Quelle passion ? La suprême, l'unique passion de Bloy. La passion brûlante, fiévreuse, hallucinante, qui lui faisait appeler chaque matin sur les iniquités du monde la justice du jugement dernier.

Pourquoi les transgressions et les infamies s'éternissent-elles ? pourquoi Jésus est-il toujours en agonie ? pourquoi le ciel tarde-t-il à tomber sur la terre ? Bloy connaît maintenant la réponse, et la croit révélée. C'est la faute d'Israël ! Son endurcissement retarde seul décisivement l'heure de la bienheureuse catastrophe ¹. C'est en effet dans ses mains, aujourd'hui immondes, que le Seigneur du ciel et de la terre a daigné déposer jadis, et il ne se dédira pas, les clefs de la vie et de la mort. Et il n'y a pas d'appel contre un tel arrêt. Comment, dès lors, regarder ce peuple sans trembler d'une passion sacrée ?

Qu'on n'aille pas se méprendre. La passion qui anime Bloy n'est pas la sotte « haine religieuse » que des gens trop adroits, ne croyant le plus souvent ni à Dieu ni à diable, ni au Nouveau Testament ni à l'Ancien,

¹ Bloy ne dit certes pas qu'Israël est seul coupable. Il dit même le contraire, et que les chrétiens le sont davantage encore. Mais tout son livre est écrit pour affirmer que ce sont les Juifs qui sont les geôliers de la Rédemption, que leur consentement est nécessaire à la diffusion des allégresses, que Jésus est leur captif, que l'Eglise est leur captive, qu'ils peuvent ajourner implacablement la gloire divine, qu'ils mettent opposition sur le Sang du Christ (chap. xxii), que Jésus ne pourra descendre de la croix que lorsqu'ils se seront convertis (chap. xxiii), que c'est sur eux qu'est cloué le Salut du monde (chap. xxxiii), que *seuls* ils ont le pouvoir d'abroger la loi de tourments qu'ils édictèrent pour le Christ (chap. xxvii). Saint Paul, pourtant, avait pris soin de faire dépendre la conversion des Juifs de la (première) conversion des Gentils. Mais Bloy n'a pas relevé cet aspect de la pensée de l'apôtre.

agitent périodiquement — et toujours fructueusement —, aux fins de mobiliser, contre le peuple déicide, l'imposant troupeau des dupes chrétiennes. Que le *Salut par les Juifs* ait, il est vrai, témoigné, à plusieurs reprises, de l'indulgence pour cette haine, qui, si médiévale et si vêtue de piété qu'on la suppose, n'en devient pas pour autant chrétienne, c'est incontestable. Cette inadmissible complaisance est même l'une des taches les plus voyantes de ce livre. Bloy, plus réfléchi et plus conscient, éprouvera plus tard le besoin de protester contre l'iniquité de ceux qui souhaiteraient d'éterniser les représailles du « Crucifigatur ». Quoi qu'il en soit, le sentiment profond de l'auteur du *Salut par les Juifs* est d'une autre nature. Il ne ressasse pas l'ancien grief, il en articule un tout nouveau. Il ne reproche pas aux Juifs d'avoir été *autrefois* déicides, il leur reproche personnellement de retarder, par leur endurcissement *actuel*, l'échéance de l'histoire universelle, et, *en ce sens*, de tenir le Christ « cloué en croix », et d'être perpétuellement déicide.

Et la passion de Bloy se situe juste à l'antipode de la *passion antisémite* qui enflammait nombre de ses contemporains. Il rencontrait pourtant, comme eux, les Juifs à la traverse de son plus violent désir, mais c'était à une autre altitude. Les Juifs contrariaient la brûlante aspiration du cœur de Bloy vers la *parousie* et l'apocatastase ; tout comme ils contrariaient la brûlante aspiration des cœurs antisémites vers l'*argent*, les situations profitables, « les pâturages enviés de la terre de promission ». On comprend que, dès les premières pages de son ouvrage, Bloy ait pris soin de séparer sa cause de celle de ces nobles êtres. Il l'a fait en termes si tranchants, si méprisants, si cruellement adaptés à la sensibilité des destinataires, qu'il leur a pour toujours ôté l'envie de le considérer comme un allié éventuel ou d'emprunter quelque chose au luxuriant vocabulaire d'injures dont il gratifie les Juifs. Son réquisitoire tient en un mot. Il ne voit pas « quelle victoire essentielle réside pour la morale, même *pratique*, dans l'indéniable fait d'avoir entrepris de substituer au fameux Veau d'or un Cochon de même métal ¹ ».

Ainsi s'éclaire la déclaration du *Mendiant ingrat*, 16 juillet 1892 : « Ceux qui me chercheront du côté *Juif* se tromperont, ceux qui me chercheront du côté *anti-Juif* se tromperont, ceux qui me chercheront

¹ Chap. III.

entre les deux se tromperont plus lourdement encore ¹. » C'est *au-dessus* qu'il veut être cherché. Il écrivait à la date du 11 juillet : « Je me suis indigné de voir avilir jusqu'aux enquêtes financières de l'ordre le plus abject cette colossale question d'Israël, et j'ai voulu parler, à mon tour, pour dire ce que nul ne peut ou n'ose dire ² ».

De la passion de Bloy, que dirons-nous ? N'allons pas le blâmer d'avoir élevé constamment le regard de son âme jusqu'à la considération des fins dernières ; lui reprocher les certitudes et les magnificences de sa foi catholique, ou les appels déchirants de son espérance ; le condamner d'avoir voulu, selon le conseil du prince des apôtres, « hâter l'avènement du jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et les éléments embrasés se fondront », ni d'avoir attendu, « selon la promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre où la justice habitera » (II Pierre, III, 12-13). Si vaste, si ardent, si véhément qu'il fût, son désir de la parousie ne le pouvait être trop, ne le pouvait être assez.

Était-il, en même temps, assez patient ? Était-il assez purifié, assez décanté, assez pacifié, assez confiant, assez complètement abandonné ? « Seigneur, demandent les serviteurs du père de famille, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ? Voulez-vous que nous allions la cueillir ? — Non leur dit-il, de peur qu'avec l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment » (Mt., XIII, 27-29). Le bon serviteur ne peut certes se résigner à l'ivraie, mais il ne doit pas s'irriter de la voir grandir. Qu'il sera donc difficile d'être un bon serviteur !

Bloy l'a-t-il été ? Comment hésiter à répondre oui ? L'a-t-il été parfaitement à la manière des grands saints ? Non. Il lui manque comme à Pascal, plus qu'à Pascal, cette patience, cette douceur infinie, cette clarté intérieure, cette purification des illusions, cette paix avec les choses et avec l'univers qui sont comme le reversement sur l'âme d'une certaine amoureuse et merveilleuse contemplation. Trop de partis pris, trop de rugissements de fauve en cage, trop de conscience réflexe, beaucoup trop de littérature au début. Mais est-ce à nous, misérables, de nous arrêter à ses misères plutôt qu'à ses gran-

¹ *Choix de textes*, par Albert Béguin, p. 98. — « Il refusa de diriger un journal au moment de l'Affaire, décrétant avec violence : *Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard. Je suis anticochon* ». Georges ROUAULT, dans le Onzième Cahier du Rhône, 1944, p. 142.

² *Choix de textes*, p. 97.

deurs ? Dès que nous ouvrons ses livres — les derniers surtout — tellement clarifiés — ce sont celles-ci qui nous fascinent.

Même dans le temps de ses récriminations :

Il est si bon de se plaindre de ce qu'on aime ! Et ce que j'aime, c'est Dieu, le Dieu des chrétiens, le Christ sanglant, l'Homme de douleur. Je lui reproche d'être si peu triomphant dans un monde qu'il a racheté et d'avoir abandonné les amis les plus fidèles quand il s'en est allé si soudainement vers son Père, il y aura bientôt deux mille ans...

Ah ! je sais bien ce qu'on nous prêche : qu'il faut être résigné... Mais c'est le propre de l'amour que d'être impatient, et l'amour extrême est extrêmement impatient. Tout chrétien doit vouloir la gloire de son Dieu et horriblement souffrir de l'absence infinie de cette gloire¹.

Même dans le temps de cette illusion, qu'il gardera jusqu'à l'instant pénultième, d'avoir été choisi pour être le témoin de la fin du monde :

J'attendrai la Douleur suprême, la Douleur sublime, la Consolation infinie. Mais quelle force ne me faudra-t-il pas pour attendre ! Il me faudra tout supporter, tout endurer de ce qui n'est pas la vraie joie ni la vraie douleur. La Médiocrité me mettra sur le cœur son pied d'éléphant...

Quelles atrocités diaboliques de bourreaux chinois ou persans pourraient être mises en balance avec la mort lente procurée par la sottise portée en triomphe, ou la dégoûtante victoire toujours infaillible des inférieurs ?... En supposant même une moyenne strictement acceptable des pensées, des sentiments ou des actes à hauteur de siècle, comment cela pourrait-il être offert à des âmes infinies qui ne disent jamais : C'est assez ! et qui se savent les filles de Dieu ?

Attendons quand même, avalons tout et même autre chose encore si le Paraclet le demande. Ce sera un bon entraînement pour l'ivresse future des Tribulations magnifiques².

Mais combien plus encore dans la bouleversante lettre à Jean de la Laurencie³ ou dans la grave méditation sur la solitude⁴ :

Plus on s'approche de Dieu, plus on est seul. C'est l'infini de la solitude.

A ce moment-là, toutes les Paroles saintes, lues tant de fois dans ma cave obscure, me seront manifestées et le Précepte de haïr père, mère, enfants, frères, sœurs, et jusqu'à sa propre âme si on veut aller à Jésus, pèsera sur moi autant qu'une montagne de granit incandescent.

Où seront-elles, les humbles églises aux douces murailles où je priais avec tant d'amour, quelquefois, pour les vivants et pour les défunts ? Où seront-elles les chères larmes qui étaient mon espérance de pécheur, quand je n'en pouvais plus d'aimer et de souffrir ? Et que seront devenus mes pauvres livres où je cherchais l'histoire de la Trinité miséricordieuse ?

7. « Les grands prêtres aussi disaient en se moquant, avec les scribes et les anciens : Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Il est roi d'Israël ! *Qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui* » (Mt., xxvii, 41-42 ; Mc, xv, 32).

¹ *Choix de textes*, par Albert Béguin, p. 41.

² *Ibid.*, p. 297.

³ *Choix de textes*, p. 57 (reproduite partiellement).

⁴ *Ibid.*, p. 59.

Dans ce texte, Bloy croit trouver une puissante confirmation de son exégèse. La « raillerie juive » recouvre une prophétie : *le Christ descendra de la croix dès qu'Israël croira*¹.

Aux yeux, écrit Bloy, des chrétiens du moyen âge dont « l'aversion à l'égard des Juifs » avait « quelque chose de prophétique »,

non seulement les Juifs avaient crucifié Jésus ; que dis-je ? non seulement ils le crucifiaient actuellement devant eux, mais encore ils refusaient de *le faire descendre de sa Croix en croyant en lui*²...

Ces âmes simples étaient donc « raisonnablement » persuadées que la Raillerie juive, consignée par les deux premiers Évangélistes, n'est rien de moins qu'une échéance prophétique de l'histoire de Dieu racontée par Dieu, et leur instinct les avertissait que le « Règne terrestre » du Crucifié et la fin glorieuse de son permanent Supplice dépendaient en quelque inexprimable façon, de la bonne volonté de ces infidèles³.

A cette Croix..., ils clouent fortement le même Verbe de Dieu qui est le pauvre Jésus, comme les barbares paysans clouent l'oiseau de la Sagesse à la porte de leur maison... Ah ! s'ils pouvaient être séparés un jour ! Mais *les Juifs seuls* ont le pouvoir d'abroger la loi de tourments qu'ils édictèrent, sans savoir ce qu'ils faisaient, par une étonnante impulsion d'En Bas⁴.

La gloire de cette Parole qu'ils ont méconnue et l'avènement de l'Amour tant annoncé par leurs prophètes ne peuvent arriver ensemble que le jour où Jésus aura cessé d'être en Croix, *et cela dépend exclusivement de la volonté inconnue qui suscite leur malice*⁵.

Car le SALUT du monde est cloué sur moi, Israël, et c'est de moi qu'il lui faut « descendre »⁶.

Donc à Israël seul, selon le *Salut par les Juifs*, l'effrayante prérogative de retenir, tout le cours du temps, le Christ cloué sur sa croix « et d'ajourner implacablement la gloire » de Dieu.

Mais à Israël seul, le merveilleux privilège, au temps fixé, de déclouer le Christ de sa croix.

Ce jour-là, *le salut viendra par les Juifs*. Le salut, c'est-à-dire la fin du monde, l'heure où le Messie « tout brûlant de gloire tombera sur la terre ».

8. En résistant aux effets salutaires de la Passion du Christ, les Juifs, puisqu'il est vrai qu'en toute hypothèse ils doivent être convertis avant l'extrême fin du temps, vont, en quelque sorte, obliger le Saint-

¹ Nous pensons, pour nous, qu'au temps de sa réintégration, c'est en un Christ cloué en croix qu'Israël croira et qu'il acceptera à son tour de monter lui-même avec l'Eglise sur la croix de son Sauveur.

² Chap. xx du *Salut par les Juifs*. Le soulignement est de Bloy lui-même.

³ *Salut par les Juifs*. Ce soulignement et les suivants sont de nous.

⁴ Chap. xxvii.

⁵ *Ibid.*

⁶ Chap. xxxiii. Souligné par Bloy.

Esprit à des condescendances inouïes. Ils ont, pour ainsi parler, barre sur lui. Ils vont le contraindre « à satisfaire, avec une extrême usure, fût-ce dans vingt siècles, aux dépens du douloureux Christ, qui continuerait à saigner et à mourir sur le bois d'opprobre ¹ ». Aussi Bloy les dénomme-t-il les « créanciers inexorables de l'Esprit Saint », les « usuriers du Consolateur » ². C'est ici qu'il suppose une Passion du Paraclet ³, plus effrayante en un sens que la Passion du Christ, et seule capable d'arracher enfin la conversion de cet Israël, sur qui le Crucifié saigne depuis vingt siècles. En sorte que le salut suprême, qui sera provoqué par la Passion du Saint-Esprit, commencera par la conversion des Juifs, il viendra par les Juifs.

9. En résumé, la plupart des significations authentiques de l'expression « le salut vient des Juifs » ne retiennent que peu l'attention de Bloy.

La raison, c'est qu'elles annoncent *un salut à l'intérieur du temps*, un salut compatible avec la croix, avec la douleur, avec le sang, le salut d'un royaume crucifié.

Bloy est un affamé de gloire ⁴. Il rêve, comme nous tous, d'un salut qui éclate dans la splendeur, il appelle impatiemment la victoire définitive, rayonnante, formidable, foudroyante du Seigneur, *le salut final de l'apocatastase*. La question des disciples qui se croient à la veille de la fin du monde et qui ne sont encore qu'à la veille de l'Ascension : « Seigneur, le temps est-il venu où vous instaurerez le Royaume d'Israël ? » (Actes, I, 6), Bloy persiste inlassablement à la poser. Il pense que le temps du témoignage dans la douleur a maintenant assez duré, et que le temps de la gloire ne peut plus guère tarder.

Sur ces entrefaites, il découvre des textes scripturaires qui lui permettent, pense-t-il, de déposer les clefs des portes de la divine gloire, dans les mains les plus ignominieuses qui se puissent imaginer (ce

¹ Chap. xxiv. Ce qu'il y a de vrai dans cette pensée, à savoir que les pardons de la miséricorde divine doivent s'accroître en même temps que les plaies de la misère humaine, est révélé par l'Apôtre : « Dieu a enfermé tous les hommes dans la désobéissance, afin de faire miséricorde à tous » (Rom., XI, 32).

² Chap. xxii. Dans notre perspective, ces mots valent de chaque membre de l'humanité pécheresse, et plus encore des chrétiens que des Juifs.

³ Il faut sous-entendre : dans ses fidèles ; ils ne seront qu'une poignée puisque « les deux sœurs prostituées dont parle Ezéchiel... se nomment aujourd'hui la Synagogue et l'Eglise », chap. xxxiii.

⁴ Peut-être y a-t-il là un trait espagnol, qu'on retrouverait sans peine chez sainte Thérèse.

sont celles d'Israël ¹) et, grisé de ce contraste, il entonne un hymne d'action de grâces au Dieu qui se plaît à confondre merveilleusement la superbe sagesse des hommes...

III. LE « PROCÈS » DU « SALUT PAR LES JUIFS »

Il ne serait ni difficile ni méritoire d'accumuler les reproches contre l'auteur du *Salut par les Juifs*. Mais quel profit trouverions-nous à relever les choses irritantes, les partis pris, les interprétations contestables de cette œuvre non suffisamment décantée ? Il serait mieux d'expliquer comment il se fait qu'avec tant de défauts elle puisse être immortelle.

1. Contentons-nous de relever, en passant, une inexactitude qui touche directement le sujet. Celle du couronnement d'épines.

Alors, dit l'Evangile, « les soldats du gouverneur, ayant conduit Jésus dans le prétoire, réunirent auprès de lui toute la cohorte. Et, l'ayant dévêtu, ils l'enveloppèrent d'une casaque écarlate. Et, ayant tressé une couronne avec des épines, ils la lui mirent sur la tête, avec un roseau dans la main droite. Et, ayant ployé le genou devant lui, ils se jouèrent de lui, en disant : Salut, Roi des Juifs ! Et, ayant craché sur lui, ils prirent le roseau et ils le frappaient à la tête » (Mt., xxvii, 27-30).

Cette scène extraordinaire est transférée, chez Bloy, du prétoire dans la maison du grand prêtre. Et elle lui inspire, contre les Juifs, une de ses vitupérations les plus grandioses :

Les Juifs ont l'honneur indélébile d'avoir traduit, à l'usage de l'humanité, la haine du Pauvre, en un style de tourments dont l'éloquence a supplanté toutes les épouvantes connues.

¹ Mais il se reprend, se corrige, se complète vingt fois aux dépens des chrétiens dans les trente-trois chapitres de son livre, où il glorifie « l'Amour Créateur dont le souffle vagabond et dont la fonction divine paraît être, en vérité, depuis six mille ans, de nourrir les cochons chrétiens après avoir pâture les pourceaux de la Synagogue », où il vitupère contre les chrétiens « qui consomment avec un acharnement plus grand les atrocités dont ils accusent les Juifs », qui outragent le Paraclet plus que ceux-ci n'ont outragé Jésus, et dont les prostitutions sont le digne pendant de celles d'Israël. « Impartialité adamantine », écrit Raïssa Maritain.

Toute la vie et tous les écrits ultérieurs de Bloy protesteront contre la réduction d'Israël à un bloc homogène d'infamie. Ce qu'il avait écrit, dans le *Salut par les Juifs*, des Juifs d'avant leur catastrophe : « Tels sont les Juifs, les Juifs authentiques, semblables en tout point à ce Nathanaël aperçu sous l'emblématique figuier... », chap. xxxi, il comprendra et il dira magnifiquement que cela peut rester vrai d'innombrables Juifs d'après la catastrophe.

Ils surent tellement l'énormité de leur besogne qu'ils inventèrent le Couronnement d'épines pour qu'il fût irréfutable désormais qu'ils avaient eu le pouvoir de conditionner, au moins, un *vrai* Roi de l'abjection et de la douleur.

Cérémonie sans exemple jusqu'alors, dont les savants du vieux Temple ne devaient pas ignorer le sens profond. Les Epines sont l'ingrédient essentiel de la malédiction suprême, depuis le Désastre initial, et « la moisson des épines à la place de la moisson de froment » est un lieu commun des plus hébraïques.

Ils se rappelaient sans doute le cri du Lamentateur : « Humiliez-vous et asseyez-vous par terre, déplorable troupeau du Seigneur, car la couronne de votre gloire est tombée de votre tête » (Jérém., XIII, 28) ; et peut-être aussi les pétales de sang vivant qui sortaient du front du Christ les faisaient-ils penser avec rage au *Coronemus nos rosas*, du cantique blasphématoire de la Sagesse (II, 8) ¹.

Mais le couronnement d'épines de la Sagesse éternelle est une invention qui restera l'opprobre indélébile des soldats de la cohorte romaine et simultanément de tous les hommes. Et ceux d'entre nous qui n'y auront point participé pourront être appelés bienheureux.

2. Ne demandons pas si Bloy a résolu le problème juif, puisque ce problème est insoluble. Voyons plutôt s'il l'a bien posé.

Contre la basse, contre la cupide, contre l'ignoble et grégaire violence des antisémites, il a dressé sa magnanime, son héroïque et unique violence. A un moment où la conscience de trop de chrétiens, sur un point important, n'était plus chrétienne, il a fait retentir dans le silence comme une trompette prophétique le son des révélations de l'apôtre touchant les destinées du peuple élu. On était en train de *déclasser* le problème juif ; il entreprenait, lui laïque, face à un monde littéraire et politique étrangement sourd à tous les appels de la foi, de le *rétablir sur son vrai plan*. Il annonçait que l'existence d'Israël était un mystère de foi divine, qu'on ne pouvait toucher au peuple élu, au peuple réservé, sans un tremblement sacré. Et son témoignage n'est point tombé dans le silence. Car il a parlé avec une telle conviction, un tel lyrisme, que sa voix, d'abord inentendue et étouffée, commence, après un demi-siècle, à s'enfler comme la rumeur d'une marée.

Il n'a voulu ni dresser le problème d'Israël dans ses multiples dimensions, comme un historien ; ni proposer, sur ce vaste thème, l'ensemble des enseignements de l'Eglise, à la manière d'un théologien. Il a voulu pousser un cri. Pour le reste, qui importait moins, ou qui ne relevait

¹ Chap. XII. — C'est une autre scène — la scène d'outrages de Mt., XXVI, 67-68, où l'on avait déjà craché au visage du Christ, et où on l'avait souffleté après lui avoir voilé la face — que la valetaille du grand prêtre avait eu le triste privilège d'inventer.

pas de sa compétence, il l'a éludé. Il a fait comme font en pareille conjoncture les apologistes. Il a pris les raccourcis. Il a cru plus rapide et plus sûr d'accorder en bloc à ses adversaires — quitte à la retourner soudain inopinément contre eux — la thèse de l'ignominie absolue et adéquate du peuple juif. Il s'est même livré à ce propos à la plus « scandaleuse » surenchère. Il pensait ainsi pouvoir ramener plus fortement l'attention sur le seul point qui l'intéressât vraiment.

A la différence de Péguy, il n'a pas su, tout de suite, du moins dans ce livre du *Salut par les Juifs*, voir les Juifs. C'est, ici comme ailleurs, une des raisons de ses violences : « Bloy était dans une impuissance *native* de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. Il ne les discernait pas. De là, pour qui en considère les points d'application immédiate, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient *autre chose* en réalité. Dans ces violences, il faut voir tout d'abord l'effet d'une sorte d'*abstraction* très spéciale, non pas philosophique certes, mais artistique, ou, si l'on veut, de typification : tout événement, tout geste, tout individu donné *hic et nunc*, était instantanément transposé, arraché de ses contingences, des conditions concrètes de l'ambiance humaine qui l'expliquent et le rendent plausible, et transformé, sous le regard de ce terrible visionnaire, en un pur symbole de quelque dévorante réalité spirituelle ¹ ». Du moins, pas un instant n'a-t-il perdu de vue que sa mission était de crier dans le désert un mystère divinement révélé, que tous ceux qui parlaient ou écrivaient en France avaient oublié.

3. Plus encore que le mystère d'Israël, c'est peut-être — après le mystère de la parousie du Sauveur et de la catastrophe finale de l'histoire —, le mystère majeur de la rédemption du monde par un Dieu cloué en croix, qui captive l'auteur du *Salut par les Juifs*. La parenté profonde qu'il découvre entre ces deux mystères, celui d'Israël et celui de la rédemption, est une des séductions de ce livre. Le peuple d'où devait naître le Rédempteur devait être lui-même préadapté à la Rédemption, c'est-à-dire à un prodigieux Marché. Israël était donc, par destination divine, un peuple brocanteur et trafiquant. Il ne lui restait plus qu'à choisir entre les spéculations du ciel ou celles de la terre.

Pour ce qui est du mystère même de la rédemption, on ne compte

¹ J. MARITAIN, *Quelques pages sur Léon Bloy*, Paris, 1937, p. 14.

pas les élans amoureux qui entraînent, vers la Passion rédemptrice, le cœur débordant de Bloy.

Il célèbre Jésus « le diamant solitaire et l'escarboucle d'Orient de la pauvreté magnifique ¹ », et trouve, pour chanter les merveilles de la communication des idiomes, les accents d'un Père de l'Eglise :

La Croix est ignoble et elle fait le Verbe de Dieu ignoble comme elle. La Croix est folle et le Verbe de Dieu, par la volonté du peuple hostile, devient l'Epoux de sa démenée. La Croix est infirme, elle est immobile, capable seulement de torturer, et la toute-puissante Parole incarnée du Dieu des Dieux, couchée dans ses bras, devient infirme avec elle, incapable de mouvement et bourreau de ses plus chers qui devront être configurés à son supplice ².

Il glorifie « cette Passion toujours actuelle, flagrante à perpétuité ³ ». Il en confesse la permanence avec une sûreté de théologien, dans une phrase où il voudrait faire tenir, après coup, tout son livre :

Le *Salut par les Juifs*. . . fait observer dès la première ligne que le Sang qui fut versé sur la Croix pour la Rédemption du genre humain, de même que celui qui est versé invisiblement, chaque jour, dans le Calice du Sacrement de l'Autel, est naturellement et surnaturellement du *sang juif* — l'immense fleuve du sang hébreu dont la source est en Abraham et l'embouchure aux cinq Plaies du Christ. Et c'est tout. Il n'y a plus rien à savoir ⁴.

Il magnifie le rôle corédempteur de la Vierge et la puissance de ses larmes :

Vous avez dit que « ceux qui pleurent sont bienheureux », et c'est parce que je pleure les larmes de toutes les générations que « toutes les générations m'appelleront Bienheureuse » ⁵.

Il sait retrouver dans les pages de son Missel, pendant la grande liturgie de la Semaine Sainte, toutes les tendresses de la Compassion médiévale :

Les souffrances de Jésus furent le pain et le vin du moyen âge, son école primaire et le pinacle sourcilleux de sa clergie. Elles furent sa demeure, son foyer plein de brandons et d'étincelles, son lit pour naître et pour mourir et, quelquefois, le paradis de ses Saints qui n'imaginaient pas mieux que de pleurer avec la Mère aux Sept Glaives et le Bon Larron, pendant des éternités.

Elles furent et devaient être, en effet, la grande émotion, le poème toujours nouveau, la rédivie péripétie d'un drame toujours angoissant, pour une société naïve où les facultés d'enthousiasme et de dilection flamboyèrent avec une magnificence que les seules fournaies du Paraclet pourront rallumer un jour ⁶.

¹ Chap. XI.

² Chap. XXVII.

³ Chap. XI.

⁴ Préface de la seconde édition. Du *sang juif* ! cela choque tous ceux qui opposent le sang juif au *sang humain* !

⁵ Chap. XIX.

⁶ Chap. XVIII.

Comment ne pas regretter que Bloy ait manqué des données et des élucidations nécessaires pour prendre une pleine conscience réflexe et explicite de la signification du don de Pentecôte par rapport au mystère de l'Eglise, dont il vivait si profondément ? pour découvrir avec émerveillement que l'Esprit, dont il attendait l'*avènement* avec tant de désir, était déjà *venu*, qu'il avait dès le début « pris possession de son héritage », que son « troisième règne » était précisément le règne de cette Eglise qui est le Corps du Christ, et qu'il avait pour mission de la régir par des voies tout analogues aux voies où le Verbe a conduit le Christ qui est la Tête ? De telle sorte que la prédication de l'« Evangile de *Sang* » étant l'œuvre même du « Consolateur de *Feu* », est vraiment « la fin des révélations », le second Testament, après lequel il n'y a pas à en espérer de troisième.

4. A l'épreuve, le déchet du *Salut par les Juifs* paraîtra peut-être, du point de vue théologique, considérable. Cinq ou six affirmations subsisteront vierges. Mais ce sont les plus vraies, les plus grandes, les plus divines, c'est-à-dire les plus réellement oubliées. Elles y sont vêtues royalement, splendidement, et leur clarté est rayonnante. Ce n'est point là un trésor commun ni méprisable.

Il vaut la peine de l'extraire, si l'on croit avec Lacordaire que « le mouvement du vrai chrétien est de chercher la vérité et non l'erreur dans une doctrine et de faire tous ses efforts pour l'y trouver, tous ses efforts jusqu'au sang, comme on cueille une rose à travers les épines ». Lacordaire ajoutait : « Y a-t-il un Père de l'Eglise qui n'ait des opinions et même des erreurs ? Jetterons-nous leurs écrits par la fenêtre pour que l'océan de la vérité soit plus pur ? . . . Celui qui fait bon marché de la pensée d'un homme, d'un homme sincère, d'un homme qui a fait à Dieu des sacrifices visibles, celui-là est un Pharisien, la seule race d'hommes qui ait été maudite par Jésus-Christ » ¹.

D'une voix douce et juste, Raïssa Maritain défend son glorieux parrain : « A cet homme-là, parmi tous les autres, il sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup aimé, et parce que tout ce qu'il a pensé de divinement vrai, il a su l'exprimer avec une beauté incomparable. Nous lui pardonnons ses scories en faveur de la grandeur de ses intentions et de la magnificence de sa parole. Et puis, *il ne connais-*

¹ Lettre à M^{me} Swetchine, 9 janvier 1840.

sait pas les Juifs, après tout —, du moins à l'époque où il écrivit le *Salut*... Nous lui pardonnions, instinctivement avertis en sa faveur, comme les enfants parfois pardonnent aux grandes personnes qui les ont blessés, parce que, les enfants s'en sont bien aperçus, les grandes personnes ne savent pas toujours ce qu'elles disent, ni, d'après le témoignage de Dieu lui-même — ce qu'elles font »¹.

Il n'y a plus besoin que d'ajouter un mot à ce témoignage, pour clore le « procès » du *Salut par les Juifs* et tout le « procès » de Bloy : « Ceux qui ont connu et aimé Bloy, et qui l'ont vu souffrir, ceux qui l'ont vu prier et mourir, savent la profondeur de sa vie surnaturelle, de son humilité, de sa pitié, de sa générosité, de son amour de Dieu. *Seigneur, je pleure très souvent*, disait-il. *Est-ce de tristesse en songeant à ce que je souffre ? Est-ce de joie en me souvenant de Vous ?* Ils savent que sa violence était la face inverse d'une charité battue par quelles tempêtes, et qui n'en pouvait plus. Je comprends fort bien que pour certains esprits, à qui le vertige de tout abîme, d'en haut ou d'en bas, fut heureusement épargné, le cas de Léon Bloy soit une énigme fort obscure. Mais il y a des âmes périssantes qui cherchent la beauté dans les ténèbres, et sur lesquelles une apologétique plus tranquille serait sans efficace. La pure théologie n'agirait pas non plus sur elles, car leur raison est trop alanguie par l'erreur ; elles s'imaginent que l'obéissance de la foi est incompatible avec les hardiesses de l'intelligence, ou avec les jeux et les franchises de l'art et de la beauté ; enfin la médiocrité d'un grand nombre de chrétiens les épouvante. Bloy, en clamant son dégoût de toute tiédeur, en criant sur les toits sa soif de l'absolu, en faisant voir et toucher la splendeur de la Foi, inspire à ces affamés le pressentiment de la gloire de Dieu. Mais rien n'agirait en définitive, sans le *secret* de ce mendiant magnifique et vociférateur, je veux dire sans sa charité : c'est son amour de Dieu et des âmes qui emporte tout »².

CHARLES JOURNET

¹ *Les grandes amitiés*, p. 178 ; souligné par nous.

² J. MARITAIN, *Quelques pages sur Léon Bloy*, p. 26.

A la gloire de Léon Bloy

*La Médiocrité me mettra sur le cœur
son pied d'éléphant...*

L'homme a des endroits de son pauvre cœur qui n'existent pas encore et où la douleur entre afin qu'ils soient.

*

Dans toute douleur terrestre, il y a, comme en enfer, la peine du *dam* et la peine du *sens*. Le sacrifice unique de la Croix est venu nous délivrer de la première, de la plus terrible des deux, celle qui noie l'espérance.

*

Je suis fils de l'homme et de la femme, à ce qu'on m'a dit. Cela m'étonne. Je croyais être davantage. Ce mot a été écrit par un poète tout à fait moderne qui fut aussi malheureux que possible. Pascal est brûlant de gloire pour de bien moindres paroles.

*

Depuis Jésus-Christ, le peuple de Dieu, c'est chacun de nous, c'est moi ; c'est vous, le menuisier ; vous, le serrurier ; vous, l'employé de bureau, le vidangeur ou le poète. C'est tout ce qui est pauvre, tout ce qui souffre, tout ce qui est humilié profondément. C'est un immense troupeau dans la solitude, une multitude infinie de cœurs tristes à la recherche du Paradis.

*

Vous avez été achetés à grand prix. Cela c'est la clef de tout, dans l'Absolu. Quand on sait cela, quand on le voit, quand on le sent, on est comme des Dieux et on ne s'arrête pas de pleurer.

*

L'Ami de Dieu ! Je suis sur le point de sangloter quand j'y pense. On ne sait plus sur quel billot mettre sa tête. On voudrait s'arracher le cœur, tant il brûle et on ne peut pas regarder une créature sans trembler d'amour. On voudrait se traîner sur les genoux d'église en église, des poissons pourris pendus au cou, comme disait la sublime Angèle.

*

Quand on meurt, c'est cela qu'on emporte : les larmes qu'on a répandues et les larmes qu'on a fait répandre, capital de béatitude ou d'épouvante. C'est sur ces larmes qu'on sera jugé, car l'Esprit de Dieu est toujours porté sur les eaux.

C'est cela que je vous souhaite, mon cher Rouault. Je voudrais que vous fussiez tout en larmes aux pieds de Jésus. *Quare tristis es, anima mea...* Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? *Spera in Deo*. En lisant ce commencement sublime de la Messe, que de fois n'ai-je pas versé de ces larmes qui valent plus que les cantiques et qui mettent le cœur dans les prairies du Paradis.

*

Il n'est au pouvoir d'aucun homme de ne pas chercher le Paradis, fût-ce dans le désespoir. Mais alors, c'est le paradis *terrestre*. La Douleur n'est pas notre fin dernière, c'est la Béatitude qui est notre fin dernière. La Douleur nous conduit par la main au seuil de la Vie éternelle.

*

Ce qu'il y a de plus dur pour l'âme, c'est de souffrir, je ne dis pas *pour* les autres, mais *DANS* les autres. Ce fut la plus terrible agonie du Sauveur.

*

Considérez, mon doux Rédempteur, que j'ai eu pitié de vous, moi aussi, que vos souffrances m'ont bien souvent déchiré le cœur et que j'ai pleuré nuit et jour des larmes sans nombre en me souvenant de votre agonie.

*

Quelqu'un qui m'observerait chaque jour, à la première Messe, me verrait souvent pleurer. Ces larmes qui pourraient être saintes, sont

plutôt des larmes très amères. Je ne pense pas, alors, à mes péchés dont quelques-uns sont énormes. Je pense à ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, et je vous assure que c'est très noir... Je pouvais devenir un saint, un thaumaturge. Je suis devenu un homme de lettres... Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé, au contraire, *ce que je voulais de Dieu* et me voici, à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier !... Hélas ! quand on est seul, en présence de Dieu, à l'entrée d'une avenue très sombre, on a le discernement de soi-même et on est mal situé pour s'en faire accroire ! La vraie bonté, la bonne volonté toute pure, la simplicité des petits enfants, tout ce qui appelle le baiser de la Bouche de Jésus, on sait bien qu'on ne l'a pas et qu'on n'a vraiment rien à donner à de pauvres cœurs souffrants qui implorent le secours.

*

L'Immaculée Conception de Marie, qui nous sépare d'Elle indiciblement, est, tout de même, l'unique point de contact. C'est par l'Immaculée Conception que Dieu a pu poser son pied sur la terre.

*

Il y avait autrefois, dans les vieilles églises, des images immémorialement vénérées de la Transfixion : une Mère en larmes ayant sept épées plantées dans le cœur... Quelques-uns des humbles défenseurs du Royaume de la Douleureuse ont pu en voir, dans leur toute petite enfance, lorsque leur mère silencieuse allait s'agenouiller devant la Consolatrice transpercée, en lui offrant un cierge de quelques centimes. Ils ont pu oublier bien des choses, mais ils se souviennent de cela, surtout aux heures cruelles, dans les nuits méchantes, sous la pluie et la neige et sous la rafale des projectiles, quand le cœur est semblable à une île déserte où n'abondent que des épaves. En de tels moments une seule parole suffirait pour les précipiter à la prière (1916).

*

Ma Souveraine bien-aimée... Vous savez qu'autrefois, il y a plus de trente ans, obéissant à une impulsion qui me venait certainement de Vous, j'ai appelé sur moi toute la douleur possible. A cause de cela, je me persuade que ma douleur, qui a été grande et continuelle, peut Vous être offerte. Puisez dans ce trésor pour payer mes dettes et celles

de tous les êtres que j'aime. Et puis, si Dieu le permet, donnez-moi d'être Votre *témoin*¹ dans les tourments de la mort. Je vous le demande par Votre très doux Nom de Marie.

*

J'ai pensé souvent que la plus dangereuse atteinte à l'âme est *le péché d'omission*... C'est une pensée torturante, surtout à la fin de la vie, quand on se rappelle avec précision certaines circonstances où on aurait pu si facilement accomplir certains actes que Dieu demandait et qu'on a négligé ou refusé formellement d'accomplir.

*

Tout le monde n'est pas appelé à la sainteté, dit un lieu commun démoniaque. A quoi donc es-tu appelé, ô misérable ! et surtout en ce moment ? Le Maître a dit qu'il fallait être parfait. Il l'a dit d'une manière impérative, absolue, donnant à comprendre qu'il n'y a pas moyen d'être autre chose... Les esprits lâches et les cœurs médiocres ne peuvent rien contre la Parole de Dieu, et l'*Estote perfecti* du Sermon sur la Montagne continue à peser sur nous infiniment plus que tous les globes du firmament... La sainteté a toujours été demandée... Autrefois on a pu croire qu'elle était demandée de très loin, comme une échéance incertaine pouvant être périmée. Aujourd'hui elle nous est présentée à notre porte par un messenger hagard et tout en sang. Derrière lui, à quelques pas, la panique, l'incendie, le pillage, la torture, le désespoir, la plus effroyable mort. Et nous n'avons pas même une minute pour choisir ! (1916).

*

Tout est vain, excepté les larmes... Chacune des parcelles infinitésimes, dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la durée, se précipite au gouffre du passé avec une rapidité foudroyante, et l'histoire n'est autre chose que ce fourmillement d'éclairs enregistré dans des pupilles de tortues...

Alors, encore une fois, il n'y a que les larmes, quand on est assez aimé de Dieu pour en avoir : *Beati qui lugent*. Les larmes, il est vrai, brouillent la vue déjà si incertaine, mais la clairvoyance du cœur peut la remplacer avec avantage, et une divination magnifique peut illu-

¹ C'est le *martyre* que Bloy espérait.

miner le pauvre historien. Et puis, à une certaine profondeur déterminée par le gisement des grands morts, on est bien forcé de rencontrer la Solidarité universelle qui nous est cachée par le mensonge social et que dénonce avec tant d'éloquence leur poussière ! C'est cela surtout qui fait pleurer.

*

Nous sommes des dormants pleins des images à demi effacées de l'Eden perdu, des mendiants aveugles au seuil d'un palais sublime dont la porte est close. Non seulement nous ne parvenons pas à nous voir les uns les autres, mais il nous est impossible de distinguer, au son de sa voix, notre voisin le plus proche.

*

La Communion des Saints ! Que signifient ces deux mots pour la plupart des chrétiens qui les redisent chaque jour comme un article de leur foi ? Les moins ignorants sont forcés de savoir que telle est la désignation théologique de l'Eglise, Corps mystique du Christ, dont tous les fidèles sont les membres visibles. C'est le rudiment¹.

Mais combien sont-ils, ceux qui, dépassant ce postulat, sont capables de penser — avec les Apôtres — que les seuls démons sont hors de l'Eglise, qu'aucun être humain n'est exclu de la Rédemption et que même les plus ténébreux païens sont virtuellement catholiques, héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ ?

Si tous les hommes sans exception n'étaient pas des saints en puissance, le neuvième article du Symbole n'aurait pas de sens. Il n'y aurait pas de Communion des Saints. C'est le concert de toutes les âmes depuis la création du monde, et ce concert est si merveilleusement exact qu'il est impossible de s'en évader. L'exclusion inconcevable d'une seule serait un danger pour l'Harmonie éternelle. Il a fallu inventer le mot « réversibilité » pour donner une idée vaille que vaille de cet énorme Mystère...

Mais Dieu connaît son œuvre et cela suffit. C'est assez pour nous de savoir qu'un équilibre sublime est voulu par lui et que l'importance

¹ Il a fallu à notre époque combien d'instances de Pie XII pour rappeler aux « théologiens » que l'Eglise *est* le Corps mystique du Christ, et combien aujourd'hui parmi eux se sont-ils aperçus que la Communion des Saints est le « nom théologique de l'Eglise » ? On est en admiration devant la lucidité de Bloy.

de chacune de ses créatures intelligentes échappe complètement aux conjectures amoureuses des plus grands saints. Tout ce que nous pouvons entrevoir en tremblant et en adorant, c'est le miracle constant d'une balance infaillible entre les mérites et les démérites humains, en sorte que les dénués spirituels soient assistés par les opulents et les timides suppliés par les téméraires. Or cela se passe tout à fait à notre insu, selon l'ordonnance merveilleusement inconnue de l'affinité des âmes.

Tel mouvement de la grâce qui me sauve d'un péril grave a pu être déterminé par tel acte d'amour accompli ce matin ou il y a cinq cents ans par un homme très obscur de qui l'âme correspondait mystérieusement à la mienne et qui reçoit ainsi son salaire...

Ce qu'on nomme le libre-arbitre est semblable à ces fleurs banales dont le vent emporte les graines duvetées à des distances quelquefois énormes et dans toutes les directions, pour ensemençer on ne sait quelles montagnes ou quelles vallées. La révélation de ces prodiges sera le spectacle d'une minute qui durera l'éternité.

De telles pensées sont à leur place en notre temps d'apocalypse. Des millions d'hommes s'entr'égorgent en Europe et en Asie par la volonté d'un seul imbécile. Que signifie le conflit de ces torrents d'âmes ? D'où viennent-elles ? Quelles peuvent être leurs parentés respectives et où vont-elles après avoir quitté leurs pitoyables vêtements de chair ?

Oh ! le silence prodigieux et surnaturel qui remplace tout à coup le fracas monstrueux de la bataille ! Silence infini dans les ténèbres ou dans la lumière, on ne sait pas. Mais alors sans doute, il y a des rencontres et des surprises ineffables. Des voix inaudibles, des visages d'âmes se reconnaissent pour toujours à travers les cloisons diaphanes des races et les translucides murailles des siècles...

— La voici, ton *identité* ! prononcera le Juge, s'adressant à la conscience de chacun. Et c'est vraiment tout ce qu'il nous est donné de concevoir de cet instant redoutable (1916).

*

Je vais communier. Le prêtre a prononcé les paroles terribles que la piété charnelle dit « consolantes » : DOMINE NON SUM DIGNUS... Jésus va venir et je n'ai qu'une minute pour me préparer à Le recevoir... Dans une minute, Il sera sous mon toit.

Je ne me souviens pas d'avoir balayé cette demeure où Il va pénétrer

comme un roi ou *comme un voleur*, car je ne sais que penser de cette visite. L'ai-je même jamais balayée, ma demeure d'impudicité et de carnage ?

J'y jette un regard, un pauvre regard d'épouvante, et je la vois pleine de poussière et pleine d'ordures. Il y a partout comme une odeur de putréfaction et d'immondices.

Je n'ose regarder dans les coins sombres. Aux endroits les moins obscurs, j'aperçois d'horribles taches, anciennes ou récentes, qui me rappellent que j'ai massacré des innocents, en quel nombre et avec quelle cruauté !

Mes murs sont pleins de vermine et tout ruisselants de gouttes froides qui me font penser aux larmes de tant de malheureux qui m'implorèrent en vain, hier, avant-hier, il y a dix ans, il y a vingt ans, il y a quarante ans...

Et tenez ! Là, au-devant de cette porte pâle, quel est ce monstre accroupi que je n'avais pas remarqué jusqu'ici et qui ressemble à celui que j'ai quelquefois entrevu dans mon miroir ? Il paraît dormir sur cette trappe de bronze scellée par moi et cadenassée avec tant de soin pour ne pas entendre la clameur des morts et leur *Miserere* lamentable.

Ah ! il faut être vraiment Dieu pour ne pas craindre d'entrer dans une telle maison !

Et Le voici ! Quelle sera mon attitude, et que vais-je dire ou faire ? Absolument *rien*.

Avant même qu'Il ait franchi mon seuil, j'aurai cessé de penser à Lui, je n'y serai plus, j'aurai disparu, je ne sais comment, je serai infiniment loin, parmi les images des créatures.

Il sera seul et nettoiera Lui-même la maison, aidé de Sa Mère dont je prétends être l'esclave et qui est, en réalité, mon humble servante.

Quand Ils seront partis, l'Un et l'Autre, pour visiter d'autres cavernes, je reviendrai et j'apporterai d'autres ordures.

*

Je suis *seul*. J'ai pourtant une femme et deux filles qui me chérissent et que je chéris. J'ai des filleuls et des filleules que l'Esprit Saint paraît avoir choisis. J'ai des amis sûrs, éprouvés, beaucoup plus nombreux qu'on n'en peut avoir ordinairement.

Mais, tout de même, je suis seul de mon espèce. Je suis seul dans l'antichambre de Dieu. Quand mon tour sera venu de comparaître, où

seront-ils ceux que j'ai aimés et qui m'ont aimé ? Je sais bien que quelques-uns qui savent prier prieront pour moi de tout leur cœur, mais qu'ils seront loin alors et quelle solitude épouvantable devant mon Juge !

Plus on s'approche de Dieu, plus on est seul. C'est l'infini de la solitude.

A ce moment-là, toutes les Paroles saintes, lues tant de fois dans ma cave obscure, me seront manifestées et le Précepte de haïr père, mère, enfants, frères, sœurs, et jusqu'à sa propre âme, si on veut aller à Jésus, pèsera sur moi autant qu'une montagne de granit incandescent.

Où seront-elles, les humbles églises aux douces murailles où je priais avec tant d'amour, quelquefois, pour les vivants et pour les défunts ? Où seront-elles les chères larmes qui étaient mon espérance de pécheur, quand je n'en pouvais plus d'aimer et de souffrir ? Et que seront devenus mes pauvres livres où je cherchais l'histoire de la Trinité miséricordieuse ?

Sur qui, sur quoi m'appuyer ? Les prières des bien-aimés que j'ai donnés à l'Eglise auront-elles le temps ou la force d'arriver ? Rien ne m'assure que l'Ange commis à ma garde ne sera pas lui-même tremblant de compassion et grelottant comme un pauvre mal vêtu oublié à la porte par un très grand froid. Je serai ineffablement seul et je sais d'avance que je n'aurai pas même une seconde pour me précipiter dans le gouffre de lumière ou le gouffre des ténèbres.

— Je suis forcée de t'accuser ! dira ma conscience, et mes plus tendres amis confesseront d'infiniment loin, leur impuissance. Défends-toi comme tu pourras, pauvre malheureux !

— C'est vrai que nous te devons, après Dieu, la vie de nos âmes, diront-ils en sanglotant, et cela nous fait espérer que la tienne sera traitée avec douceur. Mais regarde... il y a entre nous et toi le grand Chaos de la Mort. Tu nous es devenu inimaginable et participant de la Solitude inimaginable. Nous ne pouvons que tordre nos cœurs en priant pour toi.

*

Tout ce qui arrive est adorable, dit-elle ordinairement, de l'air extatique d'une créature mille fois comblée qui ne trouverait que cette formule pour tous les mouvements de son cœur ou de sa pensée, fût-ce à l'occasion d'une peste universelle, fût-ce au moment d'être dévorée par des animaux féroces.

Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint Sacrement exposé, et qui, par chance était un vrai prêtre. — Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre *aujourd'hui*, quand on est pauvre et crucifié. — *HODIE mecum eris in paradiso*, murmura le prêtre, qui s'en alla bouleversé d'amour.

Il n'y a qu'une tristesse, a-t-elle dit, la dernière fois, c'est de N'ÊTRE PAS DES SAINTS (*La Femme Pauvre*).

*

Les cieux inimaginables n'ont pas d'autre emploi que de marquer la place d'une vieille pierre où Jésus a dormi trois jours.

*

L'épouvantable immensité des abîmes du ciel est une illusion, un reflet extérieur de nos propres abîmes, aperçus « dans un miroir ». Il s'agit de retourner notre œil en dedans et de pratiquer une astronomie sublime dans l'infini de nos cœurs, pour lesquels Dieu a voulu mourir.

Un livre sur la « Théologie du Judéo-Christianisme »

C'est « un visage inconnu de l'Eglise primitive » que le livre ¹ du R. P. Jean Daniélou, S. J., professeur d'histoire des origines chrétiennes à l'Institut Catholique de Paris, entreprend de nous présenter, et l'on devine d'emblée sa particulière importance. Il pénètre dans de multiples domaines : histoire des doctrines, des institutions, de la liturgie, de l'iconographie. C'est du point de vue de la théologie que nous désirerions signaler ici son intérêt.

1. *L'unité de la théologie.* — La théologie utilise la raison pour hiérarchiser entre elles les vérités révélées, les éclairer l'une par l'autre, manifester leur mutuelle cohérence, déployer leurs virtualités encore cachées. Elle est une science une qui, partant de données stables, et secourue par les indications d'un magistère divinement assisté, peut connaître un véritable et perpétuel progrès. On pourra de ce fait discerner en elle, selon la différence des temps, des lieux, des préoccupations, divers âges ou diverses étapes ; on parlera à ce propos de théologie orientale ou occidentale, de théologie ancienne, médiévale, baroque ; le P. Daniélou oppose dans son livre la théologie judéo-chrétienne à la théologie hellénistique ; ce sont là des divisions commodées, légitimes ; elles désignent les conditions concrètes et existentielles dans lesquelles s'exerce la théologie, elles n'altèrent en rien son unité formelle et ses exigences essentielles. La théologie, constante sous la différence des climats, avance par voie de désenveloppements, non par voie de recommencements et de substitutions.

2. *Le milieu de pensée judéo-chrétien.* — Avant de s'exprimer dans les concepts du monde hellénistique, le christianisme a connu une expression sémitique. Entre le Nouveau Testament et les débuts de la pensée hellénistique telle qu'elle apparaît chez les Apologues, il y a place, en effet, pour

¹ Jean DANIELOU, *Théologie du Judéo-Christianisme, Visage inconnu de l'Eglise primitive*, Desclée et Cie, Tournai, 1958, 460 pages.

une pensée judéo-chrétienne, dont les vestiges subsisteront dans le christianisme syriaque, dans la tradition liturgique et archéologique, dans l'iconographie et jusque dans la théologie d'expression hellénistique. L'objet du livre du P. Daniélou est de caractériser cette pensée judéo-chrétienne, de déterminer en quel sens elle représente un premier stade de la théologie. D'autres ont reconstitué le visage du judéo-christianisme hétérodoxe, qui voyait dans le Christ un prophète ou un messie, mais non le Fils de Dieu ; l'ambition de l'auteur est de reconstituer le visage du judéo-christianisme orthodoxe.

Il faut entendre ici par judéo-christianisme, non pas strictement la communauté chrétienne de Jérusalem, dominée par Jacques, mais plus largement une forme de pensée chrétienne qui s'exprime dans des cadres empruntés non seulement à l'Ancien Testament, ce qui va de soi, mais au judaïsme tardif contemporain du Christ, au *Spätjudentum*. Ces cadres sont représentés, nous dit-on, par un courant palestinien, de tendance plutôt pharisienne et légaliste ; par le courant apocalyptique et messianique d'Asie Mineure, de tendance plutôt zélote ; par le courant essénien qui apparaît à Rome dans le *Pasteur* d'Hermas et à Antioche dans les *Odes de Salomon* ; il y a même une influence rabbinique dans l'Eglise syriaque orientale de langue araméenne, pp. 17-20. On devine ce que le repérage et le dosage de ces influences peut laisser de marge à la divination et à la probabilité. L'érudition de l'auteur est immense, il ne s'y laisse pourtant pas submerger, il sait dégager avec aisance les thèmes et les lignes de force qui assurent l'unité de son livre.

3. *La perspective du traité des lieux théologiques.* — On lit dans la conclusion du livre :

« Nous constatons que la théologie judéo-chrétienne est bien une théologie au sens propre du mot, c'est-à-dire une tentative pour construire une vision d'ensemble, à partir des données qui constituent les événements divins de l'Incarnation et de la Résurrection du Verbe. Cette théologie apparaît déjà dans certains ouvrages du Nouveau Testament, chez saint Paul et saint Jean en particulier. Mais les analogies que présentent nos ouvrages avec les thèmes théologiques de ces deux auteurs, le fait qu'à bien des égards les écrits judéo-chrétiens non canoniques attestent un état de cette théologie plus archaïque, sinon quant à la date des œuvres, du moins quant à l'esprit qu'elles attestent, nous donnent à penser que la théologie de Paul et de Jean est à bien des égards l'expression d'une spéculation commune qui lui est antérieure et dont les écrits judéo-chrétiens sont une autre attestation », p. 433.

Il est clair qu'on peut parler d'une *théologie de saint Paul*, d'une *théologie de saint Jean*, pour désigner l'effort de réflexion qui nous fait rapprocher les uns des autres les divers enseignements de saint Paul ou de saint Jean

afin de les éclairer les uns par les autres et de nous faire entrer plus intimement dans le mouvement même de leur pensée. Mais ne sera-ce pas changer le sens du mot théologie que de parler de la présence d'une *théologie judéo-chrétienne* à l'intérieur des écrits de saint Paul ou de saint Jean qui, étant canoniques, appartiennent aux lieux théologiques *contenant le dépôt révélé* et sont, de ce fait, transcendants et supérieurs à toutes les tentatives des théologies ? Sans doute, et c'est bien ce qu'on veut dire, saint Paul et saint Jean ont exprimé la révélation apostolique dans le langage de leur temps, ils ont emprunté au monde qui les entourait des notions qu'il leur a fallu critiquer et refondre en fonction du message qu'ils avaient à communiquer ; mais si nombreux que soient ces emprunts, ils nous apparaissent désolidarisés d'avec le contexte auquel ils appartenaient ; en sorte qu'en rigueur de termes, on évitera de parler de l'adoption par les apôtres, ou de la présence dans leurs écrits, d'une « théologie » comme telle. Cette précision, qui relève du traité des lieux théologiques, a pour fin de souligner la transcendance de l'enseignement apostolique par rapport à son désenveloppement dans l'Eglise au cours des siècles et a fortiori par rapport au travail des théologiens.

4. *Division et résumé du livre.* — Ce livre comprend quatre parties : 1^o l'étude des *sources*, soit chrétiennes soit hétérodoxes ; 2^o l'étude du *milieu intellectuel*, de sa vision du cosmos et de ses méthodes exégétiques ; 3^o l'étude des *doctrines* ; 4^o l'étude des *institutions*. L'auteur dégage lui-même, en conclusion, une vision d'ensemble du judéo-christianisme :

« Au fur et à mesure que nous avançons s'est imposée à nous l'importance du parallélisme établi par nos auteurs entre création et eschatologie. Nous avons vu la prédilection pour les titres du Fils comme Principe et qui étaient empruntés au début de la Genèse ; nous avons vu le parallélisme entre la fonction du Nom qui porte la première création et celle de la Croix qui porte la seconde, et ceci pouvait avoir son ultime origine dans le fait que le signe de la croix signifiait d'abord le Nom ; nous avons vu l'Eglise préexistante avant les Eons, avant d'être manifestée à la fin des temps, et les eaux sanctifiées aux origines du monde avant de l'être par l'Esprit au baptême ; nous avons constaté enfin l'importance du thème de la restauration du Paradis à la fin des temps, comme reprise du Paradis originel. . . La préoccupation essentielle des théologiens judéo-chrétiens est de montrer que les événements de la vie du Christ et de l'Eglise sont la réalisation du dessein éternel de Dieu. C'est à quoi correspond l'idée de la préexistence en Dieu des réalités eschatologiques. Or ceci est le thème fondamental de l'apocalyptique. Le livre céleste a contenu avant le temps les réalités qui ont été manifestées à la fin des temps. Ainsi le dessein de Dieu apparaît-il dans sa logique et sa cohérence. . . Mais en même temps qu'à l'apocalyptique, cette synthèse nous a paru se référer essentiellement à une exégèse spéculative des premiers chapitres de la Genèse. Presque tous les thèmes que nous avons rencontrés lui sont empruntés. . . La mise en lumière de cette gnose nous a paru un des résultats essentiels de notre travail », p. 433.

5. *Quelques points particuliers.* — A. Un des principaux mérites de cet ouvrage est de nous fournir la clef non seulement d'écrits aussi énigmatiques que les *Odes de Salomon*, le *Pasteur d'Hermas*, les apocryphes des deux premiers siècles, mais encore de nombreux passages de Justin, d'Irénée, d'Origène et des Pères. Il est impossible ici de faire l'inventaire de ces richesses. Contentons-nous de relever quelques traits.

Quand saint Paul enseigne que les « princes de ce monde » (par quoi sans doute il faut entendre aussi les démons) n'ont pas deviné les profondeurs du mystère de l'Incarnation rédemptrice¹, il nous livre dans sa pureté une vérité qu'on voit toute déformée dans une gnose qui imagine que, pour s'incarner, le Fils doit descendre à travers les sphères successives des anges et des démons et se déguiser en prenant tour à tour leurs diverses apparences afin de n'être pas reconnu d'eux, p. 228.

Quand saint Paul encore, enseigne la dispensation du mystère du salut caché depuis les siècles en Dieu², autrement dit que la rédemption du monde est voulue de toute éternité par Dieu qui fait tout converger vers cette fin, il traduit en clair la vérité qu'Hermas semble plutôt obscurcir en nous montrant une Eglise d'abord créée par Dieu dans les cieux avant d'exister dans le monde, comme si, nous dit-on, la distinction entre une simple préexistence intentionnelle et une existence réelle antérieure à celle du reste de la création était « étrangère au réalisme sémitique », pp. 319 et 322.

Le passage aux Colossiens, II, 17 : « Le Christ a effacé, au détriment des ordonnances légales, la cédule de notre dette, qui nous était contraire ; il l'a supprimée en la clouant à la croix », s'interprète immédiatement en ce sens que Dieu, en clouant au bois le Christ chargé de nos péchés, a détruit, en sa personne même, le document qui portait notre dette et nous condamnait. Mais un écrit gnostique rapproche cette cédule du Livre de Vie ouvert par l'Agneau (Apoc., V, 6 et XIII, 8), qui en est en quelque sorte l'aspect positif et lumineux, et elle devient alors l'ordonnance de notre salut que le Christ fixe et déploie sur la croix, p. 163.

Avant de signifier le Christ, le signe de la Croix et le X ont désigné, chez les Juifs, le Nom divin. Dans Ezéchiel, IX, 4, Dieu dit à l'Ange : « Parcours Jérusalem et marque d'un *thau* au front les hommes qui gémissent. . . » Or le *thau* avait dans l'alphabet ancien exactement la forme d'une croix,

¹ « Nous prêchons une sagesse mystérieuse et cachée. . . qu'aucun des princes de ce monde n'a connue : s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire », I Cor., II, 7-8.

² « A moi a été confiée cette grâce. . . de mettre en lumière la dispensation du mystère caché de tout temps en Dieu qui a créé toutes choses. . . », Ephés., III, 8-10.

p. 207. La croix que les chrétiens mettent sur le mur oriental de leurs maisons signifie l'attente du retour du Christ qui, comme l'éclair, viendra de l'Orient (Mt., xxiv, 27), pp. 293, 307.

L'étoile des mages, elle aussi, s'était levée à l'Orient, p. 397. Selon saint Ignace d'Antioche, elle avait « détruit toute magie », en déconcertant à la fois les puissances astrales et les mages, leurs serviteurs, pp. 239, 244. On voit l'intérêt de ces rapprochements.

B. Nous n'accepterions pas, cependant, toutes les suggestions de l'auteur.

Les passages de I Pierre, III, 18-20, et IV, 6¹, sont interprétés ordinairement comme signifiant expressément la *descente du Christ aux enfers*, et donnant la réponse à la question du salut des justes antérieurs au Christ. Le passage de saint Paul aux Ephésiens, IV, 9 : Le Christ « est monté, qu'est-ce à dire, sinon qu'il est aussi descendu dans les régions inférieures de la terre », peut être compris dans le même sens. Mais l'auteur est d'un autre avis : « Il semble, dit-il que cette doctrine (de la descente du Christ aux enfers) soit étrangère au Nouveau Testament », p. 258. Le Nouveau Testament selon lui ne la contiendrait donc pas explicitement. Lui serait-elle « étrangère » ? Non, puisqu'elle représente un « développement dogmatique ». Il faudrait parler pour le moins d'une contenance implicite.

Toujours à propos du même mystère, l'auteur mentionne un apocryphe suivant lequel le Christ, descendu aux enfers, y aurait ressuscité les justes. « Ceci, dit-il, atteste donc la doctrine dans la tradition judéo-chrétienne d'une résurrection des corps accomplie pour les saints dès la résurrection du Christ et qui *anticipe* pour eux la *résurrection eschatologique* ². Ceci est d'une grande importance pour le dogme de l'Assomption de la Vierge, qui paraît ainsi dans le contexte de la tradition primitive ». Nous pensons que le dogme de l'Assomption découle immédiatement du dogme de l'immaculée Conception. La loi de corésurrection et de conglorification dans le Christ s'applique différemment à la Vierge et à nous tous. S'il est révélé que pour les membres du Christ qui sont touchés par le péché originel, lequel est un péché de nature, non de personne, la loi de corésurrection dans le Christ est entravée et différée jusqu'à la fin du monde, c'est-à-dire jusqu'au moment où le péché originel sera vaincu pleinement en tant que péché de toute la

¹ « Le Christ... mis à mort selon la chair, a été vivifié selon l'esprit. C'est en cet esprit qu'il est allé prêcher aux esprits en prison, qui autrefois avaient été incrédules lorsque temporisait le magnanimité de Dieu aux jours de Noé... », I Pierre, III, 18-20. « Car l'Evangile a été aussi annoncé aux morts, afin que, jugés selon les hommes dans la chair, ils vivent selon Dieu selon l'esprit », I Pierre, IV, 6.

² C'est nous qui soulignons, p. 261.

nature humaine, par l'interruption de la génération qui le propage et par la résurrection de tous ceux qu'il aura condamnés à mort : « Le dernier ennemi qui sera détruit, c'est la mort » (I Cor., XV, 26) — il est pareillement révélé que, pour un membre du Christ qui ne serait pas touché par le péché originel, la loi de corésurrection et de conglorification dans le Christ ne serait pas entravée ni différée, et s'appliquerait tout de suite, dans le cadre d'une vie humaine, à la ressemblance de ce qui s'est produit pour le Christ. Selon la Bulle *Munificentissimus*, du 1^{er} novembre 1950, si la glorification de la Vierge est anticipée, c'est en raison de son immaculée Conception. En conformité avec cette doctrine, il faut donc ranger sans hésitation les résurrections contemporaines de la passion du Christ ¹ parmi les résurrections *temporaires*, comme celle de Lazare, non parmi les résurrections *glorieuses*.

Enfin l'auteur, après avoir défini le *millénarisme* comme une doctrine qui professe, en substance, que le Christ reviendra sur cette terre à la fin des temps pour y établir un royaume temporel provisoire à l'intérieur de notre temps historique, et qui espère une « restauration du Paradis à la fin des temps, comme reprise du Paradis originel », p. 434, restauration qui préluderait à la transfiguration finale du monde, pense non seulement pouvoir accepter cette doctrine, mais encore la lire dans le Nouveau Testament : « Aussi bien se trouve-t-elle dans la *Première Epître aux Thessaloniens* ², dans la *Première aux Corinthiens* ³, dans l'*Apocalypse* ⁴ johannique... Mais il faut ajouter que les auteurs judéo-chrétiens, en dépendance d'influences juives, ajoutèrent des éléments plus contestables... On comprend que les chrétiens venus de l'hellénisme aient trouvé ces conceptions *mythiques* ou *judaïques*. Mais ne sachant pas distinguer ce qu'elles recouvraient de valable, ils ont rejeté en bloc la doctrine du millénaire, soit comme Gaios, en contestant la canonicité de l'*Apocalypse*, soit comme Origène, en condamnant l'interprétation littérale du texte, soit comme Tyconius et beaucoup de modernes, en voyant dans le millénaire le temps de l'Eglise », pp. 341-342.

¹ « Les tombeaux s'ouvrirent et de nombreux corps de saints trépassés ressuscitèrent : ils sortirent des tombeaux après sa résurrection, entrèrent dans la Ville Sainte et se firent voir à bien des gens » Mt., xxvii, 52-53.

² « Après quoi nous, les vivants, nous qui serons encore là, nous serons réunis à eux (aux morts ressuscités) et emportés sur des nuées pour rencontrer le Seigneur dans les airs », I Thess., IV, 17.

³ « ... tous revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang : en tête le Christ, comme prémices, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son Avènement. Puis ce sera la fin... », I Cor., XV, 22-24.

⁴ « ... Ils repriront vie et règneront avec le Christ mille années. C'est la première résurrection... », Apoc., XX, 1-6.

Nous n'avons pas à reprendre ici l'exégèse de ces passages. Les raisons apportées chez les anciens par saint Augustin et chez les modernes par E.-B. Allo dans son étude monumentale sur l'*Apocalypse*, nous paraissent décisives... Dans les descriptions édéniques d'Isaïe (XI, 6 ; LXV, 25) ; dans les visions d'Ezéchiel sur la transformation de la Terre Sainte et la rénovation de Jérusalem ; dans la prophétie même du Sauveur sur la Pâque eschatologique où se boira de nouveau le vin de la vigne (Luc, XXII, 16-18) — comment voir autre chose que des images inadéquates et défailantes du suprême royaume messianique, inauguré lors de l'Incarnation pour être consommé lors de la Parousie ? L'interprétation millénariste, suggérée à certains anciens par le souci de commenter les destinées du monde en fonction du récit de la création dans la Genèse et du désir de retrouver le paradis terrestre au terme de l'histoire, se heurte en outre à toutes sortes de difficultés. Comment concevoir une Cité sainte rassemblant tous les justes ressuscités depuis le commencement du monde et — alors que tous les méchants sont morts — finalement investie par les armées de Gog et de Magog (Apoc., XX, 8) ; comment concevoir un paradis terrestre dont le chef ne serait plus le premier Adam, mais le second, c'est-à-dire le Verbe fait chair crucifié puis ressuscité, venu pour instaurer un royaume dont il nous a assez dit qu'il n'était pas de ce monde ; comment confondre la grâce adamique de l'univers de création avec la grâce christique de l'univers de rédemption ; comment imaginer que la catastrophe originelle n'ait été permise, avec toute la tragédie de l'histoire et « cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge », que pour finir par faire la boucle et retrouver le point de départ ? C'est la splendeur des béatitudes évangéliques qui, dès lors, serait assourdie (saint Jérôme pensait-il autrement ?), c'est l'orientation de l'élan de Pentecôte et la signification de la théologie de l'histoire qui se trouveraient renversées. Du moins est-ce là notre sentiment.

Il ne nous empêche aucunement d'apprécier l'importance exceptionnelle du livre dont nous parlons. C'est le premier volume d'une monumentale *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*. Si l'écriture en est un peu rapide et manque de beauté, le travail qu'il représente est immense. On ne peut l'ouvrir sans s'instruire ni sans se sentir en sympathie avec le cœur et l'esprit de l'auteur et avec les essais émouvants de cette théologie du judéo-christianisme dont il vient de dresser l'acte d'origine.

Octobre 1958

CHARLES JOURNET

Bibliographies

EMMANUEL KANT, *Vers la paix perpétuelle, Essai philosophique*, présenté et traduit par Jean Darbellay, Presses universitaires de France et Éditions Saint-Augustin à Saint-Maurice, 1958, 190 pages.

1. Voici un travail qui honore l'Université de Fribourg où M. Jean Darbellay professe à la Faculté de Droit. Le texte original de l'*Essai* de Kant est présenté intégralement, avec ses *Suppléments* et son *Appendice*. La traduction figure en regard. Des *Notes*, dont quelques-unes importantes, élucident les passages difficiles et accentuent les points principaux.

L'*Introduction historique et critique*, qui couvre 70 pages, est magistrale. Elle condense, en un style clair et ferme tout une philosophie du Droit et de l'Etat. Elle nous conduit de la *tradition aristotélicienne*, développée par Vitoria et déjà altérée chez Suarez, jusqu'à l'*Ecole du droit naturel*, puis au *Contrat Social*, dont Kant a subi si profondément l'influence, jusque à l'*Essai sur la paix perpétuelle*. En avançant ainsi progressivement dans le temps, elle situe dans leur vraie perspective les thèses kantiennes, et, chose indispensable, elle fournit simultanément, sans nul dessein de controverse mais par voie de simple approfondissement, une lumière assez puissante et assez pure pour en révéler l'essentielle caducité. L'*Essai* ne représente qu'une étape dans la formation du droit international.

2. La paix perpétuelle est-elle réalisable ici-bas hors des cimetières, ou n'est-elle qu'un non-sens ? L'*Essai* répond que, quoi qu'il en soit, c'est un devoir pour nous de travailler à son avènement. D'autres textes montrent que Kant espérait son triomphe final. Il comptait, pour accomplir ce miracle, sur la nature égoïste de l'homme. Il suffit, nous dit-il dans le premier *Supplément*, « pour atteindre à une bonne organisation de l'Etat (ce qui est certainement au pouvoir des hommes) de dresser les uns contre les autres les instincts égoïstes de l'homme, de telle façon que l'un neutralise les effets désastreux de l'autre, ou même l'annihile complètement : aux yeux de la raison, le résultat sera le même que si ces instincts n'existaient pas ; en sorte que chacun se voit contraint d'être, sinon un homme moralement bon, du moins

un bon citoyen. Le problème de la constitution de l'Etat pourrait même être résolu, si étrange que cela paraisse, pour un peuple de démons, pourvu simplement qu'ils eussent l'intelligence... » On reconnaît ici une vue qui doit beaucoup à Luther et passera à Alexandre Vinet. Kant conviendra qu'à ces conditions la paix universelle n'est pas pour demain et postule quelques préalables catastrophes. Jean-Jacques pensait lui aussi, puisque « ce qui est utile au public ne s'introduit guère que par la force », qu'il faut se consoler des longs délais d'une instauration de la paix perpétuelle, car « elle ferait peut-être plus de mal tout d'un coup qu'elle n'en préviendrait pour des siècles », p. 186.

A la confiance kantienne dans l'équilibre des instincts égoïstes, l'auteur oppose une page de Maritain, « l'une des plus profondes que ce philosophe nous ait données sur le drame historique des sociétés humaines. Elle nous livre la mesure de l'explication que le chrétien peut atteindre en s'attachant non pas, comme le fait Kant, dans ce premier *Supplément*, aux seuls facteurs matériels de l'évolution des relations économiques et politiques, mais aux valeurs immatérielles qui imprègnent mystérieusement ces relations. Elle nous livre une clef qui n'est plus l'*esprit de commerce et de lucre* mais l'*esprit de justice et la droiture*. Elle constitue un acte de foi dans la pérennité des ressources de l'esprit incarné dans la matière, obscurci par des siècles d'hérédité, brimé par l'instinct dominateur et perfide du totalitarisme, mais seul capable pourtant de nous conduire un jour vers cette paix perpétuelle que Kant représentait aux générations futures à la fois comme une obligation et comme un espoir réalisable », p. 62.

3. « Le problème d'une organisation politique du monde, écrit Maritain, cité par l'auteur, « est celui d'une paix durable et permanente ». Or la société politique mondiale ne devra pas être de type *purement gouvernemental*, c'est-à-dire un super-Etat absolu sans corps ou société politique, « simplement *surimposé* à la vie des Etats particuliers dominés et entravés par lui — même s'il naissait par voie d'élection et de représentation populaire. Car une telle voie est, bien entendu, la seule authentique — *ce n'est pas en vertu d'une délégation des divers gouvernements, c'est*

par le libre suffrage des personnes humaines que l'Etat mondial doit être fondé et maintenu ». Ces paroles vont loin. L'auteur, qui les approuve, les rapproche de celles de M. G. Burdeau, professeur à la Faculté de Droit de Paris, dans son grand *Traité de science politique* : « Toute ma critique de la conception classique du droit international est fondée sur la place abusive et dangereuse qu'elle accorde à l'Etat... Ce que je nie, c'est l'existence d'un droit international fait par les Etats... Et c'est pourquoi je demande à savoir qui, aujourd'hui, arrachera aux Etats les compétences et les pouvoirs nécessaires pour constituer l'ordre international... L'ordre juridique international naîtra des représentations que les hommes, libérés d'un nationalisme dont ils sont à même de mesurer les excès, se feront d'un ordre social à l'échelon, sinon œcuménique, du moins des grandes régions mondiales. Ou cet ordre restera virtuel ou ce seront les hommes qui imposeront aux gouvernements la révision de leur manière de comprendre le droit des gens. Il n'y a rien à attendre de l'action spontanée des Etats. Et il en est ainsi, non pas parce qu'il y aurait incompatibilité entre l'intérêt public étatique et l'intérêt public international, ce qui serait une affirmation absurde, mais parce que l'idée de droit nationale qui sert d'assise au Pouvoir étatique ne l'incite pas à servir un Bien commun qui déborde les frontières étatiques... une idée de droit transnationale... Je suis convaincu que l'ordre international a plus de chances d'être un jour atteint en faisant confiance aux hommes qu'en s'obstinant à laisser son sort à la discrétion des Etats ». Et Burdeau conclut que « ce que n'a pu faire la communauté de nature humaine, l'augmentation du rayon d'action des bombardiers et la menace de la bombe atomique le réaliseront peut-être. L'homme cessera de concevoir l'Etat comme le cadre limite de l'organisation sociale », pp. 56-58.

Les erreurs de Kant sur la manière d'opposer l'état de nature et l'état civil de l'homme, sur la nature de la souveraineté, sur la conception purement formaliste du droit, sur le refus du droit à la révolte, son inclination fatale à séparer le droit et la morale sont soulignées avec netteté.

4. Les lignes que nous avons dédiées à l'*Essai* de Kant dans *Nova et Vetera*, 1955, pp. 127-135, essayaient, en terminant, d'en montrer à la fois la grandeur et la misère : « S'il est vrai de dire, avec Pascal, qu'on se trompe non pas en suivant une fausseté,

mais en ne suivant pas une autre vérité, ou, avec saint Thomas qu'il est impossible qu'une connaissance soit entièrement fausse et sans mélange de vérité, comment lire l'*Essai* sans profit ? Comment ne pas ressentir une joie secrète à fréquenter une pensée pleinement persuadée de la dignité de la philosophie et de la morale, résolue à ne faire aucune concession aux facilités de l'heure et à n'abdiquer devant aucune difficulté pratique ? *Fiat justitia, pereat mundus, cette maxime passée en proverbe et qui signifie en allemand : que la justice règne, fussent périr tous les scélérats que renferme le monde, est un principe de droit hardi et qui coupe tous les chemins tortueux tracés par la ruse et la violence.* Le mépris de Kant contre les accommodements de l'empirisme politique, sa haine des basses manœuvres du machiavélisme, l'invitation qu'il adresse à la politique de fléchir le genou devant la morale, le paradoxe qui lui fait déclarer que la première condition de la politique c'est la maxime que l'honnêteté est meilleure que toute politique, tout cela il l'exprime dans une langue forte, hautaine, cinglante, orgueilleuse, dont les formules sont faites pour s'imprimer dans les mémoires. Mais ces formules sont fallacieuses : elles méconnaissent la vraie nature du droit et de la politique et finalement de l'homme. Et elles sont monstrueuses : elles ambitionnent de supplanter l'Evangile ».

(Page 29, 3^e ligne du bas, au lieu de *gardé*, lire *regardé*. Page 33, 9^e ligne du bas, au lieu de *frise*, lire plutôt *brise*...)

Charles Journet

ODON LOTTIN, *au cœur de la morale chrétienne*, Desclée & C^{ie}, Tournai, 1957.

Destiné aux débutants dans les sciences sacrées et aux laïcs cultivés cet ouvrage reprend, simplifié et allégé des discussions trop techniques, l'enseignement du même auteur dans sa *Morale fondamentale*, parue en 1954. Nous retrouvons donc ici les grands thèmes chers à Dom Lottin. Soyons reconnaissants à l'auteur de nous présenter un petit traité de morale spéculative clair et précis. Comme il le disait dans *Morale fondamentale*, si la morale chrétienne doit être scripturaire dans ses sources, dans son esprit, elle ne doit pas pour cela renoncer à se constituer en science, en un système de propositions organiquement reliées. Un autre mérite de l'ouvrage est, sans aucun doute, de souligner fortement que la moralité d'un

acte dépend de sa conformité à la nature rationnelle de l'homme, à la droite raison éclairée par la loi divine. Il n'est pas inutile, à l'heure actuelle, d'insister sur ce caractère intérieur, intrinsèque de l'obligation morale. Que de malentendus entre psychologues modernes et moralistes chrétiens ne proviennent-ils pas d'une conception de l'obligation morale extérieure à l'homme ? Ici encore, un retour à saint Thomas éliminerait bien des difficultés. Ces mérites de l'ouvrage soulignés, quelques réserves cependant s'imposent. Nous regrettons que l'auteur soit resté fidèle à sa conception particulière des vertus morales surnaturelles. Il est regrettable qu'il n'ait pas vu que le principe de proportion nécessaire entre une nature et sa fin, si bien mis en valeur par lui (pp. 21-30), devrait le conduire logiquement à admettre la nécessité de vertus morales intrinsèquement surnaturelles. Dom Lottin ne nous paraît pas avoir bien saisi sur ce point l'argumentation de saint Thomas. Ce n'est pas par simple amour du parallélisme entre l'ordre de la nature et celui de la grâce que saint Thomas affirme cette nécessité. Le formel de l'argumentation est la nécessaire proportion entre une nature, ses actes et sa fin. Supposée l'élévation à l'ordre surnaturel, il y a là plus qu'un simple argument de convenance, c'est un argument fondé sur des exigences métaphysiques strictes. En outre, seule la conception admettant l'infusion des vertus morales peut rendre suffisamment compte de la spécificité des vertus morales chrétiennes, spécificité affirmée par l'Ecriture et par toute la tradition patristique, spécialement à partir de Clément d'Alexandrie. Parler de vertu acquise de tempérance surnaturelle (p. 138) ne nous paraît vraiment pas heureux.

Il nous semble également que sa conception du juste milieu des vertus morales est un peu matérielle. Le juste milieu, objet formel des vertus morales est, selon saint Thomas, un *medium rationis*, un ajustement à la mesure de raison de laquelle on peut s'écarter par excès ou par défaut. C'est donc en raison de son objet que la vertu morale est dite un juste milieu, et non en tant qu'elle est elle-même constituée entre deux habits opposés (p. 113). Dans le premier sens, la vertu morale est toujours un juste milieu dans les opérations ou passions de l'homme. Dans le second sens, il peut se faire qu'elle ne le soit pas.

Enfin, signalons une imprécision de voca-

bulaire qui, à notre avis, risque de créer pas mal de confusions dans les esprits. « Les bienheureux, écrit l'auteur, aiment nécessairement Dieu, mais librement » (p. 73). On aurait aimé que Dom Lottin en bon historien qu'il est précisât, dans une note au moins, le sens des mots « libre » et « nécessaire » chez saint Thomas. Actes volontaires et actes libres n'ont pas nécessairement la même extension. Nécessaire s'oppose à libre, il ne s'oppose pas à volontaire. Dans cette perspective, pour qu'un acte soit un acte humain il doit être volontaire, c'est-à-dire *a principio intrinseco cum cognitione finis* et non pas nécessairement libre. Certes l'auteur était en droit de donner au mot libre un autre sens que saint Thomas, mais il aurait dû au moins brièvement le signaler. Et pour terminer, disons notre déception de voir la si petite place consacrée à la vertu d'Espérance ; une note à la page 133 ! Il était certes important, et nous l'avons dit, de mettre en valeur les bases naturelles de la morale chrétienne, mais il était aussi nécessaire de souligner l'impuissance totale d'une morale purement naturelle. Un chapitre entier sur l'Espérance aurait peut-être permis à l'auteur de le faire et de marquer ainsi, une fois de plus, la spécificité de la morale chrétienne.

Gabriel Bullet

PIERRE KOVALEVSKY, *Saint Serge et la spiritualité russe*, Collection « Maîtres spirituels », Editions du Seuil.

Précieux petit livre écrit avec une science étendue et un cœur aimant. C'est la formation de la « Sainte Russie » qui nous est expliquée. Au centre la figure majeure de saint Serge et la fondation du couvent de la Trinité Saint-Serge. Auparavant, l'œuvre gigantesque accomplie par les saints Cyrille et Méthode, la conversion de Vladimir. Après, l'héritage spirituel de saint Serge. L'Index et la bibliographie sont soignés. Belles reproductions (celle de la Volga, p. 24). C'est toute l'histoire de la Russie où s'entremêlent le spirituel et le temporel qui défile sous nos yeux. On lit avec joie le délicieux récit de l'apparition à saint Serge de la Très Pure, accompagnée des apôtres Pierre et Jean. Celui aussi du moine qui voit le feu du ciel remplir le calice au moment où saint Serge communie. Les traits caractéristiques du peuple russe : liberté de l'esprit, détachement des biens matériels, amour des pérégrinations sont

expliqués par l'influence de l'Évangile : « Le peuple russe a accepté le message de l'Évangile et a appliqué les commandements du Christ à sa vie avec un radicalisme extrême. Le Russe a toujours été attiré vers les extrêmes : vers le bien et vers le mal. Mais il a toujours été conscient d'être pécheur, d'où cet élan vers la sainteté, ce désir de purification et de transfiguration qui doit atteindre non seulement l'humanité, mais toute la créature. De là vient aussi son désir ardent de salut universel et idéaliste, son universalisme. Le nom de *Sainte Russie* n'est pas un vain mot, parce que pour le peuple russe l'idéal de sainteté représente la valeur suprême. L'idéal vers lequel il tend n'est pas un idéal de bien-être, mais un idéal de sainteté. Telle est la base de la spiritualité russe ». Nous ne croyons pas, nous non plus, qu'un demi-siècle de communisme puisse réussir à étouffer cet idéal de sainteté.

Charles Journet

S. TYSZKIEWICZ, S. J., *Ecrits d'Ascètes Russes, Textes choisis et présentés*, Les Éditions du Soleil Levant, Namur, 1957, 190 pages.

« Le présent recueil voudrait contribuer à faire connaître aux catholiques de langue française la haute vie spirituelle de nos frères non-unis de Russie. Nous ne prétendons nullement avoir épuisé ici la variété des aspirations surnaturelles de ces chrétiens profondément croyants. Nous ne faisons qu'en trouver une porte pour permettre aux catholiques de jeter un coup d'œil sur cet aspect du christianisme et d'apprécier les joyaux qu'il contient ». On ne pourrait approcher la vie profonde de la grande Église orthodoxe avec plus de science et d'amour que ne le fait depuis tant d'années le P. Tyszkiewicz, professeur au Russicum à Rome, et auteur, entre autres ouvrages, d'un livre sur les *Moralistes de Russie*, Rome, 1951, dont le premier chapitre est réservé aux *Moralistes de l'ancienne Russie*.

Le recueil présent vise une période plus récente. Il commence par des citations de Dimitri de Rostov (1651-1709) et s'achève avec celles de Jean de Cronstadt (1829-1909). On n'a qu'à l'ouvrir au hasard pour trouver des touches authentiques :

Tous les saints et les moines qui ont renoncé au monde ont pleuré toute leur vie en attendant la consolation éternelle (Seraphim de Sarov, 1759-1833).

Qui à l'église prie bien ne peut pas remarquer si l'on y lit et chante bien ou mal.

Dès que nous approchons de Lui (le Christ en Croix), il nous reçoit les bras ouverts. Il a incliné sa très sainte tête pour t'écouter. Il a fermé ses yeux divins pour ne pas voir tes péchés. Il a cloué ses tendres pieds pour ne pas s'en aller, pour ne pas s'éloigner des indignes... (Starets Zosime, 1767-1833).

Les pages où Jean de Cronstadt parle de la messe sont remarquables. Il faudrait tout citer. Retenons du moins quelques traits :

L'œuvre de Dieu qui s'opère à la Messe surpasse en grandeur toutes les autres œuvres de Dieu accomplies dans le monde, et la création de l'univers elle-même...

Beaucoup de chrétiens sont morts et sourds devant elle, ils y assistent debout à contre-cœur, froidement, en laissant errer leurs pensées et leur regard. D'où cela vient-il ? Du manque de foi en ce sacrement et surtout du manque de méditation sur sa grandeur, sa sainteté, sa force vivifiante et sur ses fruits : la régénération spirituelle et la vie éternelle...

Que Dieu nous y est proche ! Ici, sur l'autel, chaque jour il est essentiellement présent. Avec toute sa divinité et son humanité, il est offert aux fidèles et consommé pour eux ou porté par le prêtre dans les maisons des fidèles et donné aux malades. Quel admirable commerce, quelle pénétration de la divinité dans notre humanité déchue, languissante, coupable, mais non dans le péché que le feu de la grâce consume !

La Messe, voilà un spectacle divin !... Dans ce sacrement sont contenues la douceur immense de Dieu, sa beauté, sa lumière, sa béatitude, sa sainteté, son éternelle vérité, sa toute-puissance, sa grâce, sa sagesse.

La petite bibliographie finale a oublié de mentionner les admirables *Récits d'un Pèlerin*, traduits et présentés par Jean Gauvain, aux éditions de la Baconnière, à Neuchâtel.

Charles Journet

FRANCIS HERMANS, *Ruysbroeck l'Admirable et son école*, Antonie Fayard.

Les pages 132-180 présentent des extraits du saint Prieur de Groenendaal traduits de la « magistrale édition néerlandaise des grands érudits ruysbroeckisants de la Compagnie de Jésus ». On nous dit que « la traduction de toutes les œuvres de Ruysbroeck par les Bénédictins de Wisques (1912) est exacte, on peut s'y fier, mais la couleur ruysbroeckienne lui manque ». Citons quelques lignes de la *Prière finale* : « Dieu très bon, par ton immense mi-

séricorde, je te supplie de m'accorder la grâce de t'aimer de tout mon cœur, au-dessus de tous les hommes et de toutes les choses. Accorde-moi la grâce d'aimer, comme je m'aime, tous les états de vie, religieux ou non, amis ou ennemis ; de respecter tous les hommes, de ne juger et de ne mépriser jamais personne. Fais en sorte que moi-même je désire le mépris de tous et la mise à l'écart, que je ne cherche plus à plaire à qui que ce soit en dehors de toi, Seigneur, et que je n'aie peur de déplaire sinon à toi... »

Dans les six pages d'Introduction par Daniel-Rops, de l'Académie Française, il est question de « l'Éternelle consolation » (au lieu de « l'Internelle consolation ») ; on nous dit qu'au temps de saint Thomas d'Aquin « connaître Dieu, par l'intelligence, par la raison, était le meilleur moyen de le posséder » (mais chacun sait que, pour saint Thomas, ici-bas « il est meilleur d'aimer Dieu que de le connaître ») ; et l'on nous parle d'une « mystique théologique » à laquelle la mystique de l'amour se substitue. N'est-ce pas vraiment, en peu de pages, beaucoup d'erreurs pour un Académicien ?

Charles Journet

ADALBERT HAMMAN, O. F. M., *L'Oeuvre de Justin, I^{re} et II^e Apologie, Dialogue avec Tryphon*, Call. « Littérature chrétienne », Edit. de Paris. 1958, 366 pages.

1. C'est, présentée sous le titre *La philosophie passe au Christ*, la traduction de l'œuvre de saint Justin faite voici plus de cinquante ans par Louis Pautigny et Georges Archambault pour la collection Textes et Documents de Hemmer-Lejay. Des traductions partielles de l'*Apologie*, faites par J. Rivière, ont été substituées au texte de Pautigny, p. 353.

Une introduction présente brièvement l'époque où vécut Justin, sa vie, son œuvre. De brèves notices précèdent chacune des trois œuvres. Quelques belles illustrations nous consolent de celles qui sont imprimées sur le papier spongieux du livre.

Une table alphabétique complète ce volume édité d'une manière agréable et propre à attirer l'attention.

2. Pour distinguer le Fils du Père, Justin parle d'un « autre Dieu » (*Tryphon*, n° 56). L'expression est mauvaise, mais la pensée de Justin ne fait pas de doute. La puissance divine, explique-t-il, se communique comme une flamme, sans s'amoindrir. Aujourd'hui

encore, nous disons du Fils qu'il est Dieu de Dieu, Lumière de Lumière (Lagrange, *Saint Justin*, p. 162).

Justin a-t-il fait du Verbe, sinon une créature, du moins un instrument de la création, un intermédiaire, comme si sa génération dépendait des plans de Dieu relativement à sa créature ? Le P. Lagrange répond : « Tout l'Ancien Testament reconnaissait le vrai Dieu pour le Créateur. Comment songer à enlever au Père le titre de Créateur pour l'attribuer au Fils ? Tout au plus Justin a pu être tenté de le faire participer aussi à la création. La Bible elle-même disait que Dieu avait créé par sa parole, *Ibid.*, p. 165. Ainsi pour Justin, le Verbe n'est pas un instrument de création, mais un médiateur de révélation. Cf. J. Daniélou, *Théologie du Judéo-Christianisme*, p. 213.

Sur un point, Justin peut prêter flanc à la critique. La doctrine catholique nous enseigne que le Père engendre le Fils volontairement sans doute, mais nécessairement, irrésistiblement : alors que Justin répète « que le Fils est né en vertu d'un dessein réfléchi, d'une libre volonté du Père, sans rien dire de la nécessité de cette filiation. Il n'a exprimé qu'une partie de la vérité, et sans doute ne l'a pas comprise tout entière », Lagrange, *Ibid.*, p. 174. Le théologien dira qu'à l'intérieur de Dieu est transcendée l'opposition qui divise l'être créé en libre et nécessaire.

Nous aimons à renvoyer le lecteur à ce petit livre du P. Lagrange que nous considérons comme un chef-d'œuvre, que le P. Hamman a signalé dans sa bibliographie mais « oublié » dans son commentaire.

Pour finir, une question : Quand de grands textes, soulevant de grands problèmes, sont présentés au grand public, ne serait-il pas opportun d'en prendre occasion de les éclairer par un commentaire suffisamment étoffé, qui ferait la joie non seulement du théologien, mais, nous n'en doutons pas, de tout lecteur chrétien réfléchi ?

Charles Journet

JACQUES CHESSEX, *Une voix la nuit*, poèmes, Editions Mermod, Lausanne, 1957.

*Qui possède ce sol ?
Qui peut prétendre posséder les pierres,
Les vignes et les ailes frissonnantes de la neige ?
A qui est-ce la terre profonde, les racines,
Les papillons, les peupliers des rivières, les routes ?*

Ainsi s'interroge J. Chessex au seuil de son dernier recueil de poèmes. La vie, la mort, surtout la mort, « qui nous jette en bas », autant d'angoissantes questions :

*Je vois qu'un jour je laisserai ce sable blanc,
Ces nuages, ces fougères, je partirai...
Je vois un trou de brume dans mon crâne,
Tout tourne dans ce trou, quelques visages
brillent*

Et disparaissent dans le vent noir de la mort.

A celui pour qui « l'éternité ressemble aux pierres sans visage », il reste pourtant cette vie présente, ce monde passager mais si beau, l'amour, l'enfance, et par-dessus tout cette nature à laquelle on voudrait ressembler :

*Peut-être serions-nous moins surpris par la mort
A vivre près des arbres doux et forts.*

Et voilà que malgré la souffrance « le printemps gagne » ; le jour peut-être va paraître :
*O quelle attente du jour ce fut toute la nuit,
De n'importe quel jour !*

Je voyais l'aube comme une force rayonnante...

Pour dire cette ombre que fait sur toute vie la mort certaine, inévitable — si atroce à penser quand il n'y a pas l'espérance chrétienne —, J. Chessex a trouvé un langage qui est le sien propre et celui de la vraie poésie :

*Cette fontaine couleur de la nuit,
Cette voix de toujours, qui nous dit
Qu'elle n'est pas notre vie entière au monde,
Pauvre murmure, frisson sous la voûte pro-
fonde ?*

*Ecoutez : qui appelle ? qui parle sous les
pierres ?*

*O nuit de l'herbe humide,
Maison haute, qui t'habite
Lorsqu'une fontaine solitaire et le vent
Viennent en nous à la recherche
De notre plus rusée enfance ?*

Anne Perrier

ANNE PERRIER, *Le Voyage, Poèmes*, Les Cahiers du Rhône, Edit. de la Baconnière, Neuchâtel, 1958, 80 pages.

Quelques-uns de ces chants de la vie profonde sont connus de nos lecteurs. Leur vérité ne passe point, ni leur musique :

*Dormir dormir ô ma faiblesse
Ce n'est pas une excuse
D'être comme un enfant
Sans défense ni ruse
Et qui a peur des rêves
Qui poussent dans les yeux des autres*

Ils disent l'exigence des dépouillements intérieurs :

*Et maintenant ô pauvre cœur
Donne tout
Donne ce dernier sou
De ferveur
Que tu gardais comme un trésor.*

Et le dur apprentissage des alternances de la grâce, de ses lumières et de ses nuits :

*Pour comprendre cela
Il a fallu descendre là
Où s'éteint la douceur
Et mourir et renverser son cœur
Sans rien dire
Comme un fruit qui doit encore mûrir
Sa face d'ombre
Il a fallu descendre
Dans le silence de la nuit
Et connaître l'oubli
De tout ce qu'on aimait
Et de la voix jadis si près
De notre oreille
Et gorgée de merveilles*

Et la nécessité d'un don qui renouvelle inlassablement les déchirures :

*O cœur
Garderais-tu pour toi quelque chose
Quelle douceur au monde quelle douceur
Demain ne serait rose
Fanée, ne serait lampe éteinte,
Absinthe
Maladive. O cœur ne sais-tu pas
Donner tout
Ce que tu as...*

Ce sont des chants de douceur à la fois et de violence :

*J'ai faim
O mon Dieu de ce pain
Le plus doux de la terre
Où s'aventure ma misère
En paradis
Toute la nuit*

*J'ai faim
O mon Dieu de ce pain
Le plus violent du monde
Qui fait blessure si profonde
Qu'on ne l'oublie
Toute la nuit*

Car ce n'est pas un départ pour quelque promenade frivole mais pour un voyage décisif et sans retour :

*Il a fallu ce caillou dur
Au bas du torrent
Cet éclair dans le pied*

*Pour que le corps soit déchiré de certitude...
Et maintenant ne te retourne
Mais va
Te souvenant seulement de ce cri dans ta chair
De ce feu si brutal
Et d'une douceur telle
Que ton cœur a fleuri en cette minute
Plus qu'en cinquante années
Maintenant tu connais ce que tu cherches
Tu as posé les mains sur l'aubépine...*

Un sens très vif et jamais oublié de la beauté des choses sensibles et de leur splendeur passagère, prête dans ces poèmes une voix aux chants plus valables encore de l'âme et laisse deviner le rythme secret de ses dialogues.

Charles Journet

JEAN SULLIVAN, *Le voyage intérieur*, roman, Editions Plon, Paris, 1958.

Jacques Moreuil vient de terminer ses études. Il s'est toujours senti un étranger dans ce monde dont il refuse d'être dupe : que valent ses maîtres, leur enseignement, l'amour auquel il a goûté en passant, la religion à laquelle il ne croit plus ? Le voilà libre enfin, il part à l'aventure, à la recherche de la ferveur, et de lui-même.

L'aventure le mène à un village qui ressemble à un désert, à un prêtre comme il n'en avait jamais rencontré, à de singuliers personnages qu'il apprendra à connaître. Il y a Brandt, le professeur retraité, qui vit dans un christianisme inaccessible et orgueilleux. Sa fille Maria Pia, secrète, dont l'amour échappera à Moreuil. Et surtout le prêtre, Jean Lore, à la foi nue, prophétique. Moreuil observe avec une ardente curiosité cet apôtre dont personne ne veut, que personne n'aime — sauf peut-être Maria Pia — et qui connaîtra le sort de beaucoup de saints : la mort brutale un jour, au bord d'un champ...

Est-ce une défaite ? J. Moreuil reste seul à nouveau, mais n'a-t-il rien appris dans ce village ? Au moment de le quitter, il songe : « Il y aura toujours la miséricorde. Dieu est faible ». Le petit curé mort l'aurait-il emporté sur les chrétiens orgueilleux ? Est-ce lui qui a raison contre les prêtres qu'on couvre d'honneurs et de gloire ? Lui qui disait : « Si vous saviez comme Dieu est faible dans le monde, oh ! mes amis, Dieu dans le monde n'a que la force de notre amour qui peut faire les miracles ».

Ce livre est tout brûlant d'interrogations

qui le rendent attachant. Au centre, une question apparaît plus capitale que les autres : qui est l'Eglise ? Les prélats qui roulent en grosse voiture et qui jouent les grands personnages de ce monde, les petits abbés tombés dans les manies et la routine, etc., sont représentés comme une arrogante armée en face de ce petit prêtre de village, hésitant, timide, et qui n'a pas toujours l'air sûr de ce qu'il dit et de ce qu'il croit. Ainsi voit-on d'un côté une Eglise trônant dans le confort, les richesses et les honneurs du monde. D'un autre côté, une poignée d'âmes humbles qui s'efforcent de retrouver le sens des vérités évangéliques et de les vivre. Les premiers apparaissent triomphants, les seconds comme vaincus en la personne du prêtre solitaire et incompris. Jean Lore, Est-il un saint ? Les saints rayonnent. Ils sont brûlants d'amour pour Dieu et pour les hommes, mais aussi tout remplis d'humilité, de soumission à l'Eglise. Or, dit J. Lore, « l'Eglise est la réunion de tous les hommes de bonne volonté... D'une certaine façon, le catholicisme s'est implanté comme le bouddhisme, comme la religion de Mahomet, appuyé directement ou indirectement par les Etats qu'elle appuie à son tour. Ainsi Dieu apparaît-il à toute une partie du monde comme le représentant de l'ordre, un monarque tout-puissant. La liberté est maintenant la seule porte par où peut passer l'amour ». Ailleurs : « La théologie est dangereuse. On explique, on analyse, on construit : les systèmes, les idées et les mots, le meilleur moyen pour se protéger de Dieu... Votre scepticisme est signe de santé... La vérité est une immense verrière tombée à terre, éclatée en mille morceaux. Chacun se précipite, se penche, prend un éclat de verre qu'il brandit et dit : *Je tiens la vérité*. Ils se précipitent les uns sur les autres avec leur morceau de vérité en forme d'arme. Mais non, vous ne tenez qu'un morceau de vérité. Il faudrait patiemment, avec amour, rassembler vos morceaux, reconstituer la verrière afin que de nouveau elle fasse chanter la lumière ». Comme si c'était à nous de faire ou de refaire la vérité ! Certes, J. Lore est obéissant, mais sa soumission à l'Eglise reste équivoque. Il lui manque sans doute de comprendre profondément ce qu'est l'Eglise — malgré certaines choses justes qu'il dit parfois — et de l'aimer humblement, « comme un des membres souffrants de Jésus Christ ». Il saurait alors que cette Eglise de la terre, qui lui apparaît sclérosée, orgueilleuse

déchèresse, cette Eglise a sa tête dans le ciel d'où la lumière ruisselle perpétuellement sur le corps pour le sanctifier. Et qu'ainsi l'Eglise rayonne. A travers ses saints, et même à travers ses plus indignes serviteurs par ce qui en eux n'est *pas* indigne. L'erreur est de vouloir intégrer dans l'Eglise les péchés de ceux qui la trahissent. D'où les confusions graves et les questions sans issue dans lesquelles se débattent les personnages de ce livre. Tel qu'il est, cet ouvrage risque de jeter le doute et l'angoisse dans beaucoup de consciences droites, et de rassurer facilement ceux qui se sont détournés de l'Eglise pour n'avoir pas voulu voir que l'Eglise qui n'est pas sans pécheurs est sans péché (Ephés., v, 26-27).

Anne Perrier

G. G. MEERSSEMAN, O. P., *L'Hymne Acatyste en l'honneur de la Mère de Dieu*, texte grec, traduction et introduction, Editions Universitaires, Fribourg, 1958, 80 pages.

« La poésie mariale dont nous présentons ici le texte grec et la traduction juxtalinéaire est la plus ancienne, la plus belle et la plus populaire de toutes les hymnes encore intégralement chantées dans la liturgie orientale... *L'Acatyste* est la plus belle, la plus profonde, la plus ancienne hymne mariale de toute la littérature chrétienne ». Est-elle de Romain le Mélode, mort vers 560 ? du

Patriarche Serge ou de Georges de Pisidie, vers 626 ? Elle a été composée pour la fête de l'Annonciation, qui originellement était la fête de l'Incarnation : elle n'a d'ailleurs pas cessé de l'être, toute la gloire de la Vierge résulte de sa maternité divine. Le « Il s'est anéanti lui-même prenant la condition d'esclave » de saint Paul (Philip., II, 7) est expliqué en toute exactitude théologique (xvii) :

*Tout entier résidait ici-bas
sans de là-haut aucunement
s'absenter le Verbe incirconscriit...*

Le miracle de l'enfantement virginal est clairement professé (xiii) :

*Voici chose nouvelle :
le Créateur manifesté
à nous ses créatures
né d'un sein virginal
et gardé tel
sans lésion
afin que voyant la merveille
nous la proclamions en chantant :
Gloire à toi, fleur incorruptible, etc.*

(Nous rendons *ktisis* par *chose*, le Christ n'étant pas *créature* bien que son âme résultât d'une *création*.)

L'introduction du savant professeur fournit toutes les précisions textuelles, historiques et liturgiques désirables.

Charles Journet